GOD
Fr
843.7
Leb/Hom
99949
00099949

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

L'HOMME

A PROJETS.

TOME QUATRIÈME.

L'HOMME

A PROJETS,

PAR PIGAULT-LEBRUN.

Vanitas vanitatum! omnia vanitas.
ECCLES.

99949

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n.° 51.

1819.

99949

A PONTOISE, DE L'IMPRIMERIE DE DUFEY.

L'HOMME
A PROJETS

CHAPITRE PREMIER,

Qui ne vaudra pas mieux que les autres.

La chambre contiguë à celle de Robert était occupée par un vieillard qui toute sa vie aussi avait fait des projets. D'erreur en erreur, de sottise en sottise, il était arrivé à Bicêtre, où il ne s'occupait que de ce qu'il ferait dans le monde, sans chercher les moyens d'y rentrer. On leur permettait de communiquer ensemble, et leurs hommes de ce caractère sont tout entièrement liés. Ceux-ci désespéraient à la journée, quelquefois l'un après l'autre, le plus souvent tous

deux à la fois. En effet, comment se taire quand une grande idée se présente? Et ces messieurs avaient une imagination si féconde!

Ce qu'il y avait de plaisant, c'est qu'ils s'accusaient réciproquement, secrètement, d'être des visionnaires, qu'ils se plaignaient l'un l'autre, et que le miroir qu'ils se présentaient mutuellement, était constamment terni par les vapeurs de l'amour-propre.

M. Duverger, notre vieillard, avait essayé de tout, avait mal fait tout: non qu'il manquât de moyens; mais, dépourvu de jugement, la chose qu'il tentait était précisément celle qui ne pouvait réussir. Il était arrivé à ses quarante ans, ne sachant rien, n'étant propre à rien, n'étant rien, n'ayant rien. C'est à cet âge, ou jamais, qu'il faut prendre un parti raisonné, vigoureux, et le suivre avec constance. Nous avons tous un grain plus ou moins

fort d'ambition, et le bonhomme s'était fait Janséniste, pour être quelque chose.

On ne sait plus ce qu'était le Jansénisme : je vais vous le dire. Un *Cornelius Jansenius*, évêque d'Ipres, s'avisa, vers l'an 1600, d'écrire sur la grâce, dont les honnêtes gens ne parlent plus, et sur la prédestination, qui est un blasphême, un gros livre que personne ne lit. Après sa mort, un M. *de Hauranne*, abbé de Saint-Cyran, vint à Paris, poussé par la grâce, et persuada à quelques jeunes docteurs et à quelques vieilles femmes, de déraisonner avec lui : voilà l'origine de la secte.

Quelques années après, le Jésuite *Molina* trouva comment Dieu agit sur les créatures, et comment ses créatures lui résistent. Molina imagina l'ordre naturel et l'ordre surnaturel; la prédestination à la grâce, et la pré-

destination à la gloire; la grâce prévenante et la coopérante; le concours concomitant, et le congruisme. Voilà une autre secte en opposition avec la première.

Vous croyez peut-être que ces gens-là ne pouvaient se regarder sans se rire au nez : pas du tout. Ils disputèrent sérieusement pour des mots qu'ils n'entendaient pas plus que vous.

Les Jésuites devaient être Molinistes : l'esprit de la jaquette agissait puissamment, agit encore, et agira jusqu'à ce qu'elle soit usée; ce qui arrivera peut-être enfin. Ainsi soit-il. Les Jésuites étaient puissans; ils persécutèrent les Jansénistes, et le Jansénisme s'étendit : c'est l'effet ordinaire de la persécution.

Les Molinistes aimaient les beaux vers; les Jansénistes déclamèrent contre les spectacles. Les Molinistes les soutinrent; les Jansénistes les in-

terdirent sous peine de la damnation. Jusque-là il n'y avait pas grand mal, car enfin est libre de se damner qui veut; mais alors les Jansénistes s'unirent avec le pape contre le roi; ils intriguèrent en Hollande; le gouvernement crut devoir les châtier, et les châtimens firent de nouveaux prosélytes. Le fameux *Arnauld*, de Port-Royal, adopta les rêveries de Jansénius, et dès-lors la secte devint une espèce de puissance que l'autorité eut de la peine à contenir.

Cependant, comme des sottises ne sont que des sottises, quelqu'importance qu'on leur donne, les Jansénistes et les Molinistes tombèrent insensiblement dans le mépris et dans l'oubli, ainsi que Geoffroi *et consorts*, qu'on a cru long-temps des personnages, commencent à passer pour des rêveurs, parce qu'en effet ils ra-

M. Duverger forma le projet de relever le Jansénisme. C'est fort peu de chose en apparence qu'un chef de Jansénistes ; mais il n'y a pas de petit parti pour celui qui le gouverne, et le général des Capucins était devenu un personnage. L'occasion était favorable pour un tel projet. Racine le fils venait de donner le poëme de la Grâce. Il n'avait pas le talent de son père, mais il portait un grand nom ; il trouva des lecteurs, et son ouvrage ranima un feu languissant et presqu'éteint. Duverger, le poëme de la Grâce dans une main, et un Bréviaire dans l'autre, courut les oratoires obscurs de quelques dévotes ignorées. Il trouva des partisans, et il s'enhardit. Il fit revivre un livre de *Baïus*, un autre de l'oratorien *Quesnel*, et il se fit une réputation parmi les béates. Les œuvres de Baïus et de Quesnel, réimprimées aux frais du parti,

ne se vendaient pas. On en distribuait aux frères des exemplaires qu'ils s'efforçaient de lire, et sur lesquels ils s'endormaient. Duverger, fêté, choyé, caressé, nourri, habillé par ces dames, ne s'apercevait de sa misère réelle qu'en rentrant le soir dans son galetas, d'où il se hâtait de sortir dès le matin.

Tout allait bien; mais est-il dans ce monde une félicité durable? Le lieutenant général de police apprit que le Jansénisme fermentait, et que les propositions de Jansénius allaient ajouter aux troubles dont je vous parlerai tout-à-l'heure; en conséquence, un exempt monta un soir au grenier de Duverger, et le conduisit à la Bastille, lui et son édition de Quesnel et de Baïus.

La détention de Duverger fit un éclat de tous les diables. Ses dévotes payaient des émissaires qui se glis-

saient partout, qui le représentaient comme un martyr de la secte, car toute secte a les siens. Son nom fut inscrit sur le martyrologe des Jansénistes, et ces menées n'aboutirent qu'à le faire rester à la Bastille.

Il est dans le caractère des Parisiens de se passionner sans réflexion, et de se refroidir de même. Au bout de quelques semaines, personne ne parlait plus de Duverger, ni du martyrologe, ni même du miracle opéré en faveur de mademoiselle *Perrier*, de Port-Royal, que la catastrophe du nouveau martyr avait tiré de l'oubli. Le calme des esprits opéra seul ce que n'avaient pu faire les plus vives sollicitations : on rendit la liberté à Duverger. Il vécut quelque temps d'aumônes; mais de nouveaux événemens réveillèrent son ambition, les espérances des Jansénistes, et la haine de leurs adversaires.

Le parlement de Paris était opposé aux évêques, et il annonçait contre le trône des prétentions qui allaient jusqu'à l'audace et la désobéissance. Il avait raison de poursuivre le clergé, qui voulait troubler l'État, mais il avait tort de s'élever contre l'autorité suprême.

Les prêtres exigeaient des mourans des billets de confession, et refusaient, à ceux qui se confessaient à des *appelans* de la bulle *Unigenitus*, l'extrême-onction, sans laquelle personne ne doit mourir, et l'inhumation, dont les morts se passent très-bien, mais qui est utile à la santé des vivans. Le parlement décrétait les prêtres; le roi, persuadé que ces actes de sévérité n'étaient propres qu'à perpétuer les troubles, voulait rapprocher les partis. Sa modération accrut la témérité, et il fut forcé de rendre des arrêts. Le parlement refusa de les en-

registrer; on l'y contraignit : il protesta, il cessa de remplir ses fonctions.

Un curé des environs d'Amiens prêcha contre les Jansénistes, et désigna publiquement plusieurs de ses paroissiens qui ne savaient ce que c'était que le Jansénisme, et qui furent poursuivis à coups de pierres par des gens qui ne le savaient pas plus qu'eux.

Le parlement reprit ses fonctions, et fit arrêter ce prêtre factieux. Le roi approuva cette mesure; mais le parlement fit brûler, par la main du bourreau, les Mandemens des évêques qui lui contestaient son autorité; et il faisait communier les malades, la baïonnette au bout du fusil. Le roi, dès long-temps fatigué, excédé de ces dissensions, exila le parlement à Pontoise, et laissa aux malades et aux prêtres la liberté de s'arranger comme ils l'entendraient.

Duverger ne s'était pas oublié pendant les troubles, toujours favorables à ceux qui n'ont rien, et qui veulent avoir quelque chose. Il soufflait partout le feu de la discorde, et il arrondissait ses petites affaires. Qui croirait que la nation s'occupa sérieusement de ces misérables disputes, au moment où les gens de lettres et les savans les plus célèbres lui préparaient l'Encyclopédie, recueil immense qui honore également et ses auteurs et le peuple qui le possède? Les yeux s'ouvrirent enfin. On ne sentit bientôt que le ridicule de tous les partis; et ce que frappe le ridicule en France est blessé à mort.

Duverger, séparé sans retour des grands et des gens instruits, se tourna du côté de la canaille. Il imagina de faire un saint d'un diacre Pâris, enterré dans le cimetière de S.t-Médard; et comme tout saint doit faire des mi-

racles, on en fit sur le tombeau de l'abbé Pâris. Des frères, instruits par Duverger, faisaient dans ce cimetière des sauts étonnans, et paraissaient avoir des convulsions; des sœurs, prises aux spectacles de la foire, se faisaient casser à coups de masse de grosses pierres sur l'estomac, et s'enfonçaient impunément des poignards dans les chairs. On ne parlait que de sourds qui avaient entendu, d'aveugles qui avaient entrevu, de boiteux qui avaient marché droit. Une foule prodigieuse se porta au tombeau du bienheureux Pâris; les aumônes devinrent abondantes : c'est ce qu'il fallait à Duverger.

Le gouvernement abandonna quelque temps ces frénétiques à eux-mêmes; mais les prodiges redoublant, la foule allant toujours croissant, il crut notre sainte religion assez riche en miracles pour pouvoir se passer de

ceux-ci. Il fit fermer le cimetière, et un plaisant écrivit sur la porte :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les convulsionnaires, chassés de leur domicile, allèrent opérer dans les maisons. On les vit de près, on les jugea; et dès qu'ils furent méprisés, on cessa de les ménager. Duverger et ses principaux agens furent enfermés à Bicêtre, et le tombeau du diacre Pâris fut en effet celui du Jansénisme.

Quand un historien met un personnage en scène, il doit dire ce qu'il est : voilà le motif de cette courte digression. J'avoue cependant que je n'ai pas été fâché de prouver à certaines gens que la philosophie est bonne à quelque chose; que sans elle on disputerait encore sur la grâce efficace et gratuite, versatile et congrue; que sans elle le diacre Pâris figurerait sur le calendrier, et que sans elle nous aurions

peut-être encore aujourd'hui quelques petits miracles, faits exprès pour monter de pauvres têtes, toujours dangereuses, quand elles sont échauffées. La philosophie est la sentinelle de la raison : elle veille et veillera.

Duverger et Robert avaient, ainsi que je vous le disais, donné carrière à leur imagination. Sans cesse elle franchissait ces tristes murailles; sans cesse ils étaient au milieu de la grande famille. Ils corrigeaient, ils changeaient, ils gouvernaient le monde, et, fatigués de s'occuper des autres, ils firent enfin un retour sur eux-mêmes. « Quel parti prendrez-vous, disait » M. Duverger, si votre ami ne vous » rétablit pas dans votre bien, ce » qui est très-présumable? — Hélas! » mon cher, il faudra travailler. — » Travailler est bien dur! — Oh! oui. » — Ne jamais faire ce qu'on veut; » ne rien faire comme on le voudrait;

» sacrifier son temps, ses goûts, ses ha-
» bitudes; être soumis aux fantaisies,
» aux injustices d'un, de deux, de dix,
» de vingt chefs; et tout cela pour un
» peu d'argent : quelle vie!—Affreuse,
» monsieur Duverger. — Indépendan-
» ce, don du ciel, source du vrai bon-
» heur, que les institutions sociales ont
» anéantie, tu n'existes plus que pour
» quelques ames généreuses, capables
» de tout te sacrifier! — J'ai une de ces
» ames-là, monsieur Duverger. —
» Puisse-t-elle ne jamais changer, mon
» jeune ami! — Je crois pouvoir vous
» le promettre, monsieur Duverger ».

Ces messieurs passaient en revue les différens états de la vie, et ils n'en trouvaient aucun qui se rapprochât de l'indépendance primitive, comme celui d'un homme qui a cent mille livres de rente. Encore, ajoutaient-ils, cet homme est obligé de veiller sur ses biens, d'entretenir, de réparer.

Il craint le vent qui enlève les couvertures, le feu qui consume les maisons, la grêle qui ravage les vignes, les inondations qui détruisent les moissons, et qui mettent les fermiers dans l'impossibilité de payer. Alors, les dettes, la dépendance des créanciers, des huissiers, des procureurs, des avocats, des juges..... « Oh! quel » métier, s'écria Robert, que d'avoir » cent mille livres de rente!

» Tenez, mon jeune ami, il n'y a » d'état vraiment libre que celui de » l'homme de lettres; il élève, il abat, » il crée, il tue, il régit l'Univers du » fond de son cabinet. Sa chaise de » paille se convertit en trône, et sa » plume est son sceptre. — Mais il faut » prendre la peine d'écrire. — Seule- » ment quand cela plaît, quand on y » est poussé par un bel enthousiasme. » — Alors la fatigue du travail dispa- » raît. — Hé! sans doute. — J'ai ap-

» pris un peu de latin en Ecosse. —
» C'est quelque chose : cela sert à ci-
» ter bien ou mal. — J'ai de l'esprit.
» — Mais je crois m'en être aperçu.
» — De la facilité. — C'est ce dont
» vous ne jugerez qu'en écrivant. — J'en
» ai, monsieur. — Peut-être, monsieur.
» — Je me connais mieux que vous,
» sans doute. — Au contraire, mon-
» sieur, nous nous jugeons ordinai-
» rement assez mal. — Vous ne man-
» quez cependant pas d'amour-propre.
» — Mais je le crois fondé. — Nous
» nous jugeons ordinairement assez mal,
» vous venez de le dire. — Il n'est pas
» de règle générale. — Et pourquoi,
» comme vous, ne serais-je pas une
» exception à celle-ci? — C'est qu'elles
» ne sont pas communes. — Vous
» êtes vain, orgueilleux. — Taisez-
» vous, petit être ignorant, ridicule!
» — Allez, interprète de la grâce!...
— Allez-y vous-même, Mimi-Tap-

» tap! — Marchand de cabrioles, de » reliques, de miracles! — Imbécile, » paresseux, homme à projets, vrai » gibier de Bicêtre »! Ces messieurs allaient se prendre aux cheveux; ce dernier mot fit partir Robert d'un éclat de rire, dont M. Duverger resta stupéfait; et, se souvenant qu'il était aussi commensal de ce château, il se mit à rire à son tour. Ainsi ces deux hommes, prêts à s'étrangler quelques secondes auparavant, se regardaient, les genoux ployés, le corps soutenu sur les poignets, les muscles du visage en contraction, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles. Oh! si les grandes querelles finissaient aussi gaîment que celle-ci!

» Nous sommes fous, reprit Duver- » ger, quand l'accès fut passé. Ou- » blions ce que nous nous sommes dit » de désagréable, mon camarade, et » voyons où vous en vouliez venir

» avec votre latin d'Ecosse, votre es-
» prit et votre facilité. — Je veux être
» homme de lettres. — Ma foi, et
» moi aussi. — Je ferai la comédie.
» — Prenez garde, monsieur Robert;
» vous ne connaissez pas la difficulté
» d'obtenir une lecture, de se faire re-
» cevoir, de distribuer ses rôles à son
» gré, d'être mis en répétition, de
» ramener à l'esprit de la pièce un
» acteur qui s'en éloigne. — Oh! je
» ne me mêlerai de rien de tout cela.
» — Et vous ne serez pas joué. — Par-
» donnez-moi. J'envoie mon manus-
» crit par la petite poste; j'y joins une
» lettre flatteuse, infiniment flatteuse
» pour mesdames et messieurs. Tous
» les hommes se prennent, dit-on,
» aux piéges de la flatterie, et les
» comédiens doivent être aussi un peu
» hommes de ce côté-là. Je supplie
» celui qui lit le mieux de se charger
» de la lecture; et alors c'est à qui

» lira. Je choisis mon lecteur pour
» patron, et ma pièce se distribue
» entre lui et ses amis. On m'apprend,
» on me répète, on me joue.... — Rien
» de fait encore, mon camarade; et
» la cabale, et les huées; et les sif-
» flets; et les *paix-là;* et les *à bas le*
» *rideau;* et les coups de poing; et
» les banquettes cassées; et la garde;
» et un misérable qui, pour quelques
» bouteilles de vin de Champagne ou
» une dinde aux truffes, ment à sa
» conscience, trahirait son Dieu pour
» quelques écus de plus, et qui impri-
» mera que votre pièce est détestable,
» si vous ne lui graissez la patte, ou
» si vous n'avez la réputation d'être
» dévot; et..... — Hé! mousieur, vous
» n'êtes propre qu'à décourager le
» génie naissant. Jamais Molière, Re-
» gnard, Destouches, n'eussent écrit,
» si en entrant dans la carrière ils
» eussent rencontré un homme comme

» vous. Quel genre avez-vous donc
» choisi, qui n'entraîne après lui au-
» cun inconvénient? — Je veux tra-
» vailler pour la chaire. Quelques pas-
» sages latins tirés des Saints-Pères,
» beaucoup de déclamations contre la
» philosophie, voilà pour les sots; et
» ceux-là composent les quatre cin-
» quièmes d'un auditoire : quelques
» antithèses et quelques métaphores,
» voilà pour les pédans de tous les
» états; quelques paragraphes raison-
» nés, soignés, coloriés, voilà pour
» trois ou quatre gens de goût; et
» mon sermon est fait. Chacun y a
» trouvé quelque chose qui lui plaît,
» et chacun sort à-peu-près content.
» Je vends mes discours aux vicaires
» qui veulent être curés, aux curés
» qui veulent être évêques; j'en aug-
» mente le prix à mesure que ma ré-
» putation s'accroît, et.... — Et si vo-
» tre premier sermon ne vaut rien?

» — Il sera bon. — Si vous y glissez » une hérésie? — Je possède mes doc- » teurs — Si votre auditoire n'est pas » de votre avis, s'il bâille.... — Oh! » vous m'impatientez. Si mon audi- » toire bâille, au moins il ne sifflera » pas. — Je conviens que c'est quelque » chose.

» — Je commence mon sermon. » — Et moi ma comédie. — J'écris sur » la Conception : ce sujet prête aux ima- » ges. — J'intitule ma pièce, *le Valet* » *mentor de son Maître.* Voyez-vous » Léandre ou Damis faisant sans cesse » des sottises, et l'Orange ou Pasquin » faisant sur la scène ce que votre vi- » caire de campagne fait en chaire? » cela sera neuf et très-piquant

» — Nous faisons tous des enfans, » mes frères; mais quelle différence » de notre *faire* à celui dont je vais » vous entretenir! Produits de la » chair, soumis à la chair, ne faisant

» rien que par la chair..... — Fi donc,
» voisin, fi donc! trop de charnel dans
» votre début. Quatre lignes encore,
» et vous arrivez au fait : or, un ser-
» mon de six lignes est trop court.
» — Laissez donc, voisin! vous n'y
» entendez rien. Je reprends à l'*Ave*
» *Maria,* et je repars de plus belle.

» — Vous préparez, monsieur, de bien tristes destins,
» Et n'êtes, entre nous, qu'un fat, un libertin.
» Je suis, je le sais bien, votre valet très-humble.....

» — Ah! ah! ah! voilà du neuf, en
» effet! un premier vers qui n'a pas
» de sens déterminé, un pluriel qui
» rime avec un singulier! Oh! je con-
» nais les règles, moi. Mettez

» Vous vous préparez, monsieur, un bien triste destin.

» — Ah! vous vous préparez, mon-
» sieur !.... Un hémistiche de sept syl-
» labes! Faites de la prose, mon voisin,
» et laissez la poésie au nourrisson du
» Pinde.

» Je suis, je le sais bien, votre valet très-humble....

» Votre valet très-humble..... très-
» humble... Diable! humble... humble...
» Je ne trouve pas de rime. Monsieur
» Duverger, monsieur Duverger! —
» Un moment : je termine mon exorde
» par une comparaison brillante et
» poétique. Le Saint-Esprit est Jupiter,
» la Vierge, Alcmène, et saint Joseph,
» Amphitrion. — Ma rime, ma rime!
» — Allons, le voilà dans ma chambre,
» dérangeant, bouleversant tout. Votre
» rime! Hé! cherchez-la, nourrisson
» du Pinde!

» — Arrêté depuis une heure au
» quatrième vers!..... Ah! quel métier
» que de faire la comédie! autant vau-
» drait être cheval de fiacre. Je n'y tiens
» pas; j'y renonce..... Quelle est cette
» brochure, mon voisin? — C'est un
» petit ouvrage moral que personne
» n'a lu, et que tout le monde a vanté.
» — Bah! — Oui, rien de beau comme
» la morale; tout Paris en raffole; on

» en

» en parle sans cesse, mais on n'en lit
» pas. — La pratique-t-on? — Bien
» moins encore.

» Ah! parbleu, mon voisin..... —
» Qu'est-ce? — Une excellente idée.
» — Voyons-la. — Si je changeais le
» titre de la brochure..... — Et le li-
» braire, ce serait un ouvrage nou-
» veau. — Que personne ne lirait? —
» Oh! je vous en réponds. — Qui me
» ferait honneur? — N'en doutez pas.
» — Qui me porterait à l'académie?
» — Peut-être. — Et qui me rappor-
» terait de l'argent? — Oh! c'est une
» autre affaire. — Je suis décidé, je
» tente l'aventure : il est beau d'en-
» trer à l'académie à vingt-deux ans.
» Que risquai-je, d'ailleurs? deux ou
» trois jours d'un travail facile; car
» enfin il est plus commode de copier
» que d'imaginer. Conseillez-moi, voi-
» sin; sous quel titre ferai-je reparaî-
» tre cette antiquaille? — *L'Amour des*

» *vertus sociales et divines.* — Non » pas, non pas; les casuistes me li- » raient. — *Magasin de vertu porta-* » *tive.* — Trivial, commun... *La Mo-* » *rale par alphabet;* oui, c'est simple, » noble et piquant à la fois : qu'en » dites-vous? — Allez, copiez, enfant » de l'Hélicon! Moi! je crée.

LA MORALE PAR ALPHABET.

ABUS. Tout le monde s'en plaint; il n'est personne qui n'en profite.

L'abus de la politesse a substitué le mensonge à la vérité. L'abus des sciences a substitué la bagatelle à la profondeur; celui des arts utiles a substitué le luxe au bien-être.

ACCUEIL. L'accueil que l'on fait à quelqu'un est rarement l'impression des sentimens qu'il inspire. La voix, le geste, les yeux, la contenance, démentent souvent ce que la bouche a dit.

Le bon accueil que les grands font

aux petits, est un tribut que la grandeur doit à l'humanité : un grand s'honore en le payant.

L'accueil que les grands se font entr'eux est une lutte d'athlètes : à forces égales, l'adresse triomphe, et l'orgueil cède quelquefois en apparence, pour gagner réellement beaucoup.

L'accueil que les grands seigneurs font aux grands hommes, n'est que l'erreur de la vanité. Elle croit s'élever jusqu'au mérite en le caressant.

Admiration. Les sots admirent les grands; le philosophe les juge.

L'admiration n'est pas un sentiment, ce n'est qu'une secousse de l'ame.

Age. On est indulgent pour les imperfections qui sont propres à chaque âge; mais on ne pardonne pas l'humeur chagrine à quinze ans, ni l'étourderie à soixante.

Ambition. Les uns méprisent ce que les autres désirent avec ardeur. Cette

différence établit la valeur des choses que poursuit l'ambitieux.

Il est une ambition propre à chaque état : de celle-là naît une conduite sage et soutenue. L'ambition démesurée produit souvent des actions d'éclat; mais ce qui est éclatant est souvent loin de la vertu.

Amitié. L'amitié est la passion des belles ames. Elle survit à l'amour, parce que les désirs s'envolent avec les grâces, et que l'amitié marche d'un pas égal à côté de la vertu.

Le premier sentiment que nous partagions est l'amitié. Elle charme l'enfance, elle double ses plaisirs, elle la console dans ses peines. Que fait-elle de plus, lorsque le jugement l'apprécie, et que le besoin nous la fait rechercher?

Les plaisirs font les liaisons; l'ambition lie les intrigues; les goûts et

l'intérêt forment les sociétés; la vertu seule resserre les nœuds de l'amitié.

Dire : Un tel est mon ami, et dire vrai, c'est faire à la fois son éloge et celui de son ami; c'est comme si on disait : Un tel et moi sommes vertueux.

Un ami dans la prospérité est un préservatif contre l'ivresse. Dans le malheur, c'est une colonne qui soutient le fardeau qui nous accablerait seuls.

Un ami est un bien que le sort ne nous montre quelquefois que pour nous porter le coup le plus sensible; mais pour qui sait penser, la perte d'un ami dispose à la mort et en adoucit l'image.

Amour. Il y a presque autant de sortes d'amour que de physionomies; il peut se diviser et se subdiviser à l'infini. Essayons d'abord, non de donner une détermination fixe au mot amour, mais de le reconnaître au mi-

lieu des illusions dont il s'enveloppe sans cesse. Osons le séparer un moment de ses brillans entours. Voyons-le seul, sans appui que lui-même. S'il a son innocence, il n'en sera que plus aimable.

Le véritable amour est un penchant naturel, réglé par la raison, justifié par la vertu. Celui-là seul dure autant que le cœur : malheureusement il est très-rare.

Il se décèle ordinairement par le désir et la jalousie. L'un et l'autre tiennent, j'en conviens, à un instinct purement matériel; mais pourquoi rougirions-nous d'affections inséparables de notre manière d'être?

La jalousie et le désir entraînent toujours après eux une espèce d'indiscrétion qui se pardonne facilement entre deux personnes qui s'aiment, parce qu'elles en sont également coupables.

Heureux qui peut long-temps désirer! heureux qui est jaloux sans blesser les convenances! Tôt ou tard le désir soutenu conduit au bonheur, et lorsque le sentiment s'émousse, la jalousie le réveille, et donne une vie nouvelle à l'amour.

Étudiez votre amant, mesdames, suivez ses goûts, ses habitudes; assurez-vous qu'il ait un ami. Celui qui ne connaît pas l'amitié n'est pas digne de vous; car l'amour vrai n'est autre chose que l'amitié, plus le désir.

Un homme estimable, une femme vertueuse, unis plutôt par leur bonheur que par leurs sentimens, s'isolent volontiers de la société pour être entièrement l'un à l'autre; mais ils ne sont pas perdus pour elle : ils peuvent lui servir d'exemple.

On va voir comme une chose extraordinaire deux personnes qui s'aiment

bien. On y retourne rarement; elles ennuient : mais elles se suffisent.

Les armes les plus puissantes de l'amour, celles qui assurent son empire, sont la modestie, la douceur et l'esprit.

La modestie est à la beauté, ce que le parfum est aux fleurs.

La douceur n'attire pas toujours, mais elle fixe, et l'un vaut bien l'autre.

L'esprit est le repos du cœur. Il fait quelquefois oublier qu'on aime, et ses heureuses distractions tournent au profit de l'amour.

Cet amour, dont j'ai peut-être saisi quelques traits, n'est qu'un être idéal pour les gens malheureusement organisés; et c'est le plus grand nombre. L'amour, auquel ceux-ci adressent leur culte, les conduit à la porte du temple de la volupté; mais aussitôt qu'elle s'ouvre, il éteint son flambeau, rit, et s'envole pour chercher d'autres

dupes. Il s'irrite par les obstacles, il s'accroît par la résistance; il s'affaiblit par l'absence, il languit par l'habitude, et meurt enfin dans les bras de l'ennui, qui lui ferme les yeux.

Amour-propre. Ne concluons pas de ce que j'ai dit de l'amour vrai, qu'il y ait quelque mérite à le sentir et à le faire partager. Il est fils d'un autre amour qui naît avec nous, et qui, pendant le cours entier de notre vie, exerce sur nous un pouvoir irrésistible. Unique moteur de nos penchans, de nos goûts, de nos actions, il éclaire les uns, il égare les autres; il a aussi des favoris et des victimes. Il s'appelle l'amour-propre, ou l'amour de soi.

Ce qu'on nomme communément amour, cet attachement exclusif, cet abandon absolu, ces sacrifices offerts et reçus, ne sont que des effets de l'amour de soi. On s'attache exclusivement à l'objet qui promet le bon-

heur, on s'abandonne à lui, parce qu'il est commode d'être confiant; on lui sacrifie tout, parce que la félicité de l'un dépend essentiellement de celle de l'autre.

Ainsi qu'on peut comprendre tous les sens sous celui du toucher, on peut rapporter toutes les passions à l'amour de soi. C'est lui qui nous détermine et nous pousse; c'est lui qu'on devrait appeler passion première : toutes nos affections en dérivent. L'opulence, la grandeur, la gloire, sont autant de moyens d'être heureux, offerts par l'amour de soi; mais ils lui sont tellement subordonnés, que lui seul nous force à les abandonner ou à les suivre.

Il est donc inutile de chercher dans ses passions des ennemis à combattre. Réunissons nos forces contre celui-ci, et nous les renversons tous.

Ces traits de dévouement, dont les

annales de l'amour s'enrichissent, et dont il ne balance pas à s'honorer, appartiennent sans exception à l'amour-propre : c'est lui qui donne le courage pour soi, et la sensibilité pour l'objet qui intéresse.

L'homme courageux inspire l'admiration. L'homme vertueux force l'estime, l'amitié, la reconnaissance. L'amour de nous-même nous fait prétendre à tout cela; et une preuve incontestable que l'amour physique dérive essentiellement de l'amour de soi, c'est que l'admiration, l'estime, l'amitié et la reconnaissance leur sont nécessaires à tous deux.

Avarice. L'avarice est la passion des petites ames. Une ame petite n'a jamais de grands vices. Ceux d'un avare sont cachés dans son coffre-fort.

Un avare ressemble à Tantale. Ils ont sous les yeux les objets des plus

violens désirs; il leur est impossible à tous deux d'y toucher.

L'avare vit et meurt inconnu, ignoré. Ses héritiers rappellent bientôt qu'il a existé.

Bonheur. Nous tendons tous au bonheur par une pente naturelle. On croit y arriver par la fortune, l'ambition, la gloire, les conquêtes, l'indépendance, la modération, la probité, la sagesse. Tout cela peut y conduire; rien de tout cela n'est lui. Presque tous les hommes le cherchent, sans se consulter seulement sur la route qu'il faut prendre. Est-il étonnant que la foule s'égare?

Nous cherchons le bonheur, comme un astronome cherche à découvrir une étoile, toujours au-dessus de nous. Insensés, baissons les yeux; il est à nos pieds, et nous passons sans le voir.

Le bonheur et le repos résultent

l'un de l'autre, et ne sont pour ainsi dire qu'une même chose; mais il ne faut pas confondre le repos et l'inaction. Le repos de l'ame est dans un mouvement régulier, que rien ne suspend, que rien ne précipite.

Travailler à régler ses penchans, c'est commencer à être heureux.

Si j'avais à donner des principes à un jeune homme, j'aimerais mieux commencer par cette question : Voulez-vous être heureux? que par cette maxime : Connaissez vos devoirs. L'enfance soupire après l'indépendance, tant qu'elle n'en connaît pas les dangers : le mot devoir la blesse, le mot bonheur lui plaît. Lui montrer la vertu comme un tyran, c'est l'en éloigner; l'offrir comme un guide aimable, qui mène au bonheur, c'est presque toujours persuader de la suivre; et persuader est plus sûr que contraindre. Le mot bonheur, en ce cas, est

un parfum qui corrige l'amertume des simples, sans rien ôter à leurs propriétés.

Le bonheur, rigoureusement parlant, n'est pas d'une absolue nécessité. L'absence du mal est un état de médiocrité dans le bonheur, que les gens que l'on croit heureux ne voyent pas toujours sans envie.

On ne se lasserait pas d'être véritablement heureux; mais on se lasse de tout ce qu'on a cru être le bonheur: le désir égare, la jouissance éclaire.

Nous avons sur le bonheur une foule de livres qui n'ont pas rendu les hommes plus heureux. Sénèque, Fontenelle, Maupertuis, Helvétius, madame du Châtelet, Voltaire, ont écrit sur le bonheur; et un défaut commun à tous ces ouvrages, c'est que l'auteur veut toujours que nous soyons heureux à sa manière. Il n'a pas réfléchi qu'il y a autant de différences dans la

nature du sang, l'activité des humeurs, le jeu des viscères, que dans les traits d'une quantité innombrable de visages.

Bravoure. Tout être veille à sa conservation : c'est l'instinct le plus puissant que nous ayons reçu de la nature. La bravoure est donc une qualité acquise, et les récompenses doivent être en proportion des efforts indispensables pour arriver au mépris de la mort.

Il y a de l'injustice à mépriser un poltron de bonne foi : il ne mérite aucun ménagement s'il prend la place d'un brave homme.

Une âme faible ne voit pas le danger où il est réellemeut; elle s'y précipite en voulant l'éviter. Une ame forte prépare les ressources, juge les choses, et trouve la gloire au-delà du péril. De là, l'explication de la maxime populaire, que le danger cher-

che le lâche, et que la valeur lui en impose.

Causticité. L'homme caustique n'est pas encore méchant; mais il n'a plus qu'un pas à faire, et il est difficile qu'il ne le fasse pas tôt ou tard.

Célébrité. Elle fait presque toujours la gloire des hommes et la honte des femmes. Les grands criminels mêmes trouvent une sorte de réputation où les femmes ne trouvent que l'infamie.

Tel écrivain croit passer à la postérité par le grand nombre de ses ouvrages : la Rochefoucauld y est arrivé par ses maximes.

Clémence. La clémence est la plus belle vertu des rois, parce qu'elle fait supposer l'habitude de se vaincre soi-même. Il est beau, il est sublime de pardonner à son ennemi, quand on n'a qu'un mot à dire pour l'écraser.

La clémence fait presque toujours des ingrats; mais le souverain assez grand pour oublier un outrage, peut se passer de la reconnaissance.

Colère. La colère est un mouvement de l'ame, aussi impétueux que celui de la compassion est doux. Le premier dégrade l'homme autant que le second l'honore.

L'homme qui s'abandonne à la colère, ne sent pas son avilissement : la passion l'aveugle.

La colère ressemble, dans ses effets, à ce que le vulgaire appelle amour. Elle s'allume par la présence de l'objet qui l'excite; elle s'affaiblit par l'absence; elle se calme lorsqu'elle s'est exhalée; elle s'éteint par l'habitude de voir l'objet qui la faisait naître.

On réprime la colère dans les grandes ames, en lui opposant une résistance noble et vigoureuse. Il est également dangereux, avec un homme

ordinaire, de la heurter ouvertement, ou de lui céder avec bassesse.

COMMANDEMENT. Nous voudrions tous commander, nous ne nous soucions pas d'obéir; et nous disons tous qu'il faut savoir obéir pour apprendre à commander. Que conclure de cette contradiction? que l'orgueil nous abuse sur nous-mêmes, et double les imperfections d'autrui.

COMPARAISON. Les comparaisons sont aux yeux de l'ame, ce que les verres noircis sont aux yeux du corps. Il est peu d'ames qui puissent regarder fixement la vérité, comme l'aigle regarde le soleil. Il faut donc adoucir l'éclat de la vérité, en la couvrant d'un léger nuage; et les rayons qui le pénètrent n'en ont que plus d'activité.

COMPASSION. La compassion est le moins durable des sentimens qui ho-

norent l'humanité : il fuit avec l'objet qui l'a fait naître.

Notre compassion pour les autres est en proportion des rapports qui existent entre leurs malheurs et ceux que nous avons éprouvés, ou que nous pouvons craindre.

Nous ne sommes jamais si peu occupés de l'adversité d'autrui, qu'au moment où nous en sommes frappés nous-mêmes : c'est que nous nous aimons exclusivement à tout.

Conduite. Nous jugeons assez sainement la conduite des autres, et nous ne savons pas nous conduire. Nous leur reprochons amèrement des fautes que nous commettons tous les jours. Nous attribuons leurs revers à leur imprudence, et les nôtres à l'infortune.

Conquérans. L'amour des conquêtes ressemble à l'ivresse : elle devient une soif inextinguible. Le conquérant,

qui n'est que cela, compte pour rien le meurtre, l'injustice, la dévastation; ses flatteurs le louent, son peuple pleure. Tels furent Attila, Gengis-Kan, Tamerlan. Alexandre protégea les arts, bâtit des villes, ranima le commerce : la postérité lui pardonne ses conquêtes.

Cour. L'usage du monde et l'art de se maintenir à la cour, n'ont rien de commun. L'homme de Paris, le plus fin, sera un pauvre courtisan, parce qu'il est à peu près en paix à la ville, qu'il vivra dans un état de guerre continuel à la cour, et qu'il ne connaît pas le terrain où il doit combattre.

A Paris, il suffit de se montrer toujours dans la société ce qu'on a voulu y être toujours. A la cour, il faut paraître tel que chaque circonstance l'exige. Dans le monde, il faut garder son masque; à la cour, il faut craindre de n'en pas changer assez.

A la cour et à la ville, les motifs sont les mêmes, mais les objets et les moyens sont différens.

L'homme sensé regarde la cour comme un pays étranger, la ville comme un lieu de séjour, la campagne comme un asile.

On ne va pas souvent de la campagne à la cour. On revient quelquefois de la cour à la campagne, et très-rarement de la cour à la ville.

Pour être considéré à la cour, il faut ne rien demander, ou tout obtenir.

COURTISANS. Pénétrer tout le monde, être impénétrable; voilà en deux mots l'art du courtisan. Soutenir ce personnage, est son chef-d'œuvre.

Il y a cette différence entre le philosophe et le courtisan, que le premier cherche ses défauts pour s'en corriger, et que le second ne veut s'apercevoir des siens que pour les dissimuler mieux; que l'un fait servir ses

vertus à son bonheur, que l'autre fait tourner jusqu'à ses défauts au profit de sa fortune; que l'ambition fait tout entreprendre à celui-là, que la philosophie fait tout abandonner à celui-ci.

La faveur du courtisan qui sert indistinctement tous les goûts de son maître, est plus brillante et plus sûre que celle du ministre qui ne sert que le souverain; mais celle-ci est plus honorable. L'un n'est que l'homme du prince, l'autre est celui de l'État.

Le courtisan disgracié se console rarement, parce qu'il n'a pas un ami.

Création. Les bonnes gens parlent d'une création, comme s'ils en eussent été témoins oculaires. Les sceptiques parlent de l'éternité de la matière, comme s'ils existaient de toute éternité. Qu'importe qu'il y ait eu, ou non, un commencement? Être intelligent et raisonnable, utilise ta vie!

Dispute. La dispute est à l'esprit

ce que l'acier est au caillou, dont il tire des étincelles. L'étincelle disparaît; les argumens s'oublient.

Douceur. La douceur est aussi souvent l'effet de l'indolence, que celui de la bonté.

Éducation. Chacun parle éducation, chacun a un système d'éducation, chacun a le meilleur possible. Pourquoi donc tant d'enfans si mal élevés? Pourquoi les talens unis à la futilité; de grands moyens anéantis sous des vices? Pourquoi quelques gens estimables qui ne doivent rien à leur éducation? C'est que la nature fait les hommes; l'éducation polit ou gâte son ouvrage. Chez un peuple corrompu, l'enfant le plus heureux est celui qu'on abandonne à lui-même, s'il n'a pas de mauvais exemples sous les yeux.

Éloquence. L'éloquence est un talent souvent pernicieux, quelquefois

utile, et toujours agréable. L'éloquence est un piége qui entraîne le faible au-delà de ses moyens; c'est un levier puissant qui ranime l'énergie d'un peuple libre : aujourd'hui, c'est un jeu d'esprit et de calcul.

Tout ce qui flatte attire. On suit jusqu'à un prédicateur éloquent, non pour faire ce qu'il dira, mais pour l'entendre dire.

Emplois. Pas d'homme médiocre qui ne prétende aux grands emplois, et qui n'y parvienne à force de ténacité. On veut se défaire d'un importun, et le moyen le plus court est de le satisfaire.

Cet homme remplit mal ses fonctions; on devait le prévoir, et on le punit de la condescendance qu'il ne méritait pas, mais qu'on pouvait lui refuser.

On intrigue pour obtenir un emploi, comme s'il s'agissait d'un bénéfice simple.

simple. On se plaint du travail qu'il exige après l'avoir obtenu, comme si la société devait quelque chose à celui qui ne veut rien faire pour elle.

On envie une place qui donne un équipage! et on ne se doute pas que les soucis occupent le fond du carrosse.

ÉMULATION. L'émulation est utile comme certains remèdes extraits des poisons. Fille de l'envie, elle en prend la noirceur, quand elle n'est pas adoucie par l'honnêteté et la délicatesse.

On veut que les enfans aient de l'émulation. Le vaincu cache sa haine; elle augmente si le vainqueur triomphe avec orgueil.

Ne dites pas aux hommes mêmes: Regardez vos concurrens; dites-leur: Regardez votre but.

ENTENDEMENT. L'entendement est une qualité de l'ame qui lui permet de saisir plusieurs objets à la fois. Il

est à l'ame ce que les yeux sont au corps.

ESPRIT. Rien de si commun que l'esprit, par conséquent rien de moins estimé; et cependant nous courons tous après celui que nous n'avons pas.

Quelques hommes d'esprit feraient le charme d'une société nombreuse, s'ils n'avaient pas chacun la prétention de briller exclusivement.

Un trait d'esprit est un météore qui plaît dans l'obscurité. Les éclairs multipliés fatiguent la vue, et on se lasse de trop d'esprit, comme de tout ce qui est affecté.

L'esprit de saillie est plus brillant que solide. L'esprit de conduite est plus nécessaire qu'agréable. L'esprit philosophique est bon aux autres et à soi.

Parler, pour faire parler un sot et l'humilier, c'est se mettre au-dessous de lui. C'est attaquer un homme nu, armé de pied en cap.

Si tous les sots se condamnaient au silence, il y aurait moins de ce qu'on appelle esprit dans la société. Qui en tiendrait lieu? Le bon sens. La société y perdrait-elle?

Un péril grave est attaché au rôle de plaisant : c'est de devenir un homme sans conséquence.

Celui qui n'a qu'une sorte d'esprit, dit la Rochefoucauld, n'a point d'esprit. Il est vrai que celui-là ne peut embrasser qu'un objet, ne peut acquérir qu'un talent; mais souvent il y excelle.

Les esprits ont leur tempérament moral, aussi difficile à connaître que le tempérament physique. Ainsi on voit un même raisonnement porter la vérité dans l'esprit de l'un, l'incertitude ou l'erreur dans celui de l'autre, comme un remède guérit ou tue celui à qui on le donne.

Esprit fort. Cette qualification, qui a dû être un éloge, ne s'emploie plus que dans un sens défavorable. Il est plus facile de dénigrer un esprit énergique, que de se montrer à son niveau. Il est plus commode de le persécuter, de le perdre, que de le combattre.

L'esprit fort avance des choses; on lui répond par des mots.

L'esprit fort n'a d'opinion que sur ce qui est accessible à ses sens. Il nie le reste, et plaint ceux qui prononcent sur ce dont ils n'ont pas d'idée. Il ne persécute jamais.

Estime. Nous prétendons tous à l'estime, parce que nous sentons tous le besoin d'être estimés.

Par une fatale conséquence du principe, chacun se renferme dans la classe où il peut prétendre à ce bienfait. L'escroc vit avec des banqueroutiers; l'hypocrite avec des charlatans; la femme

galante se rapproche des filles perdues. Cartouche était estimé de sa troupe.

L'honnête homme fait tout pour obtenir de l'estime, et il est souvent réduit à se consoler avec lui-même de l'injustice de ses contemporains.

ÉTATS. Les états se forment comme les îles dans la mer, et disparaissent de même.

Si le gouvernement le plus parfait est celui où les têtes sont sans cesse en fermentation, le meilleur des gouvernemens est le républicain. Si la tranquillité publique, la sûreté des citoyens, sont les effets d'une sage administration, le meilleur des gouvernemens est le monarchique.

Louis XI fut un tyran. La haute noblesse souffrit sous son règne; mais le peuple fut heureux.

Les révolutions ressemblent aux convulsions d'un malade fortement

constitué. Il résiste aux premières, il s'affaiblit et succombe.

Il faudrait un hasard bien extraordinaire pour qu'une maison renversée se trouvât rebâtie à neuf, et c'est ce qu'on attend des révolutions.

Elles offrent pourtant un avantage : elles mettent les grands hommes à leur place.

Etendre ses états par de vastes conquêtes, c'est s'affaiblir des braves que l'on perd et du terrain que l'on gagne.

Il serait chimérique de se flatter de distraire les hommes de leur intérêt particulier, au point de ne les occuper que de l'intérêt général : ce fut une des erreurs de notre révolution. Il faut les convaincre que concilier ces deux intérêts, c'est les servir l'un et l'autre, et que les diviser, c'est les trahir également.

Le peuple le plus riche en numéraire n'est pas le plus puissant : l'o-

pulence tombe avec les moyens qui la procurent. L'état vraiment riche et redoutable est celui qui possède une population nombreuse, des grains, du fer, et des lois sages.

Un souverain doit connaître le caractère de la nation qu'il gouverne. Les meilleures lois ne sont pas celles qui paraissent les plus sages, mais celles qui ont le plus d'analogie avec le peuple auquel on les destine.

Les vices sont un chancre rongeur, qui insensiblement détruit tout. Le gouvernement ne peut leur opposer trop d'activité. Tout est perdu, quand on entend dire de tel ou tel vice : C'est celui des honnêtes gens.

Exagération. L'exagération tient également de la méchanceté et de la flatterie. Un esprit faux exagère tout, et juge toujours mal. L'esprit de Geoffroi est méchant, flatteur et

faux : aussi tombe-t-il dans le discrédit.

Exagérer le mérite de quelqu'un est une ruse du mensonge pour dérober quelque chose à la vérité.

Il n'est permis d'exagérer que les bienfaits qu'on a reçus.

Expérience. L'expérience est la seule démonstration qu'on puisse opposer au témoignage des sens. Le raisonnement la contredit quelquefois; mais lorsque le raisonnement ne prouve pas une erreur, il faut s'en tenir à l'expérience.

L'expérience n'est pour l'ignorant qu'une lumière vacillante et trompeuse. Le savant seul en profite.

L'expérience de la vie ne se communique pas. On a dit avec raison: L'expérience des pères est perdue pour les enfans.

Extérieur. L'extérieur et le mo-

ment produisent les goûts, les antipathies, les caprices. Un autre instant, une autre manière de voir, changent tout.

L'air froid et l'air haut se ressemblent tellement, que souvent on les prend l'un pour l'autre. Cet air repousse ceux qui vous approchent. La seule intimité peut détruire cette première impression; mais dans le monde, a-t-on le temps de s'étudier? On juge sur l'extérieur : on veut être jugé de même.

Un homme naturellement froid ne doit se livrer à la société qu'avec la plus grande réserve. Peu à peu on s'accoutume à le voir; il gagne à se faire connaître. C'est un mur qu'il faut rompre. L'est-il, on s'en trouve bien réciproquement, parce que le cœur a en plus ce qu'il exhale en moins. C'est le feu porté de la circonférence au centre. Dans la plupart des hommes,

il est porté du centre à la circonférence.

Faste. Bien des gens croient ajouter à leur grandeur ce qu'ils ajoutent à leur faste. S'ils pensaient à la multitude de ceux dont ils ont besoin pour élever cet échafaudage de grandeur apparente, ils se trouveraient bien petits.

Est-il étonnant que tant de gens placent leur mérite dans leur faste? Il est si commode d'avoir du mérite pour de l'argent!

Les petits font par ostentation, ce que les grands se croient obligés de faire par état. Cette chimère de devoirs d'état ruine plus de familles, que n'en peut enrichir le souverain le plus opulent.

Fatuité. La société rit d'un fat, le sage le plaint, le sot l'admire.

Femmes. Ceux qui disent toujours du bien des femmes, ne les connaissent

pas assez. Ceux qui en disent toujours du mal, ne les connaissent pas du tout.

Nous croyons avoir de l'empire sur les femmes. Nous voyons enfin que nous perdons près d'elles jusqu'à l'empire que nous avions sur nous.

On accorde aux femmes la finesse de l'esprit et celle des perceptions, comme des effets nécessaires de la délicatesse de leurs organes. On leur refuse le courage, la prudence, et presque le jugement. Leur éducation, et nos préjugés seuls, les placent aussi bas. L'homme, naturellement orgueilleux, croit s'élever à mesure qu'ils les abaisse. Insensés! rendons-leur justice. Ne voit-on pas des femmes soutenir des événemens désastreux, braver des périls, penser, parler, agir avec la force, la constance, la présence d'esprit que s'attribuent exclusivement les hommes, et qu'ils sont loin d'avoir toujours?

Aimons, estimons, honorons les femmes. Nous leur devons l'existence; elles guident nos premiers pas, elles font le charme de notre vie, elles consolent notre vieillesse, elles nous aident à mourir.

Fierté. La fierté prouve également la grandeur d'ame ou la sottise. Rien ne l'excuse dans un sot. On la supporte dans l'homme de mérite que l'adversité poursuit.

Flatterie. La flatterie ressemble à un arbre qui séduit par sa beauté, et qui ne donne que des fruits pourris. Un flatteur est le plus vil des êtres. Fier et rampant, adroit et dissimulé, il ne dit jamais ce qu'il pense, et il a le talent funeste d'ériger les vices en vertus. Ennemi des gens de bien, par défiance, il l'est aussi du maître, par esprit de calcul. Que lui importe le maître? il ne tient qu'aux bienfaits.

Gorgez-le d'or, et il verra avec indifférence la chute de son bienfaiteur.

Tous les princes ont pour eux l'exemple de leurs prédécesseurs, et tous sont plus ou moins dupes des flatteurs.

FRIVOLITÉ. La frivolité et les grandes conceptions ne s'allient pas dans une même tête. Les gens frivoles donnent le ton; les têtes fortes dominent.

FORTUNE. C'est l'idole à laquelle la plupart des hommes sacrifient tout, jusqu'à l'honneur.

On se croit riche, parce qu'on a beaucoup d'or. Il n'est de richesse réelle, que par l'usage qu'on en fait.

Autrefois, celui qui hésitait entre l'honneur et la fortune, se déshonorait. On ne savait trop, pendant le dernier siècle, lequel est préférable: celui-ci a décidé la question.

Telles gens placent la félicité dans une opulence à laquelle ils ne peuvent atteindre. Ils sont malheureux par la

manie de regarder toujours au-dessus d'eux.

L'artisan occupé n'a pas le loisir d'être ambitieux. Il dort d'un sommeil paisible entre sa femme et ses enfans. Il se lève gaîment pour recommencer sa tâche, et retrouver les jouissances de la veille.

La pauvreté est un malheur réel, et souvent elle fait envie. D'heureux coupables poursuivent l'honnête homme indigent. Ils veulent le dégrader pour s'épargner le spectacle de sa gloire, qui les appauvrirait enfin de tout ce qu'ils possèdent.

Génie. On peut se faire une réputation d'esprit, en cultivant son entendement. Le génie ne veut pas de culture. Elle le gêne, elle l'étouffe. Il brille de son seul éclat, et se montre dès le premier moment ce qu'il sera toujours.

Les gens d'esprit ont l'art des dé-

tails; l'homme de génie les dédaigne. Il voit tout en grand et reste inutile, si les circonstances ne le mettent pas à sa place.

L'esprit a fait la Métromanie; le génie a crée Cinna.

On a le génie propre à une chose; on en conclut qu'on est homme de génie, et on se trompe: Charles XII avait le génie de la guerre, Mazarin celui des affaires, Boileau celui de la poésie. Périclès, César, Richelieu, Pierre-le-Grand, Montesquieu, Voltaire, étaient des génies.

Gloire. La gloire dépend du succès; le succès dépend du génie et de la conduite. L'orgueil accuse la fortune de ses revers.

Grands. La grandeur importune, fatigue, blesse le peuple. Il s'en venge ordinairement par la haine, et croit rapprocher les distances, s'il a le droit d'y joindre le mépris. Beaucoup de

grands ne connaissent de la grandeur qu'un fardeau au-dessus de leurs forces.

Ce n'est pas l'homme de mérite que les grands aiment à protéger : c'est l'homme qui les amuse, ou qui est leur complaisant.

Un grand court la ville en frac, pour n'être pas reconnu ; on ne l'y connaît pas davantage sous son habit brodé : tout le monde connaissait Sully.

Exiger la perfection dans un grand, serait se venger trop cruellement de son élévation. Il est estimable, si l'opulence et la grandeur n'ont rien ajouté aux faiblesses qui lui sont communes avec le vulgaire.

GRANDS HOMMES. Le courage et des circonstances heureuses font les héros. Le génie, les talens et les vertus font les grands hommes.

Un héros bat les ennemis. Un grand homme administre, comprime les factions, triomphe des ennemis et de lui-même.

Les grands hommes ressemblent aux corps célestes : leur influence s'étend par-tout.

Les courtisans empruntent leur éclat de la faveur du prince : le grand homme ne doit rien qu'à lui.

GUERRE. La guerre n'est pas toujours un mal réel pour un Etat. Elle est quelquefois l'unique remède aux troubles qui le déchirent.

Elle le purge des oisifs, toujours dangereux; elle entretient le courage et la discipline; elle suspend les effets du luxe, et ramène la simplicité des mœurs. On peut la comparer, si elle dure peu, à la neige qui tue les insectes, et rend à la terre de nouvelles facultés.

On ne commet pas impunément deux fautes de suite à la guerre. La première décide souvent de l'homme et de la chose.

Une guerre injuste est un attentat contre le genre humain. Le citoyen qui refuse son bras à la patrie menacée, est parricide.

HAINE. On ne hait pas celui qu'on méprise ; on hait l'homme dont les qualités balancent celles d'un concurrent, et dont les prétentions sont en opposition avec les siennes.

Si on rapprochait deux personnes qui se haïssent et s'estiment, ou qui n'ont cessé de s'estimer que sur de légères préventions, les préventions et la haine s'évanouiraient bientôt, parce qu'entre deux hommes estimables, la haine elle-même n'est qu'une prévention.

Souvent la haine et l'amitié se tou-

chent. La première peut disparaître devant le flambeau de la vérité.

Homme. L'homme est né méchant. Il ne faut, pour s'en convaincre, qu'examiner un enfant. Son plus grand plaisir est de détruire; et il se venge sur ses joujoux, du mal que sa faiblesse ne lui permet pas de faire aux individus.

Les hommes sont comme les mots, on ne les met pas toujours à leur place. Ils valent trop ou trop peu pour ce à quoi on les emploie.

L'homme naît-il avec des penchans décidés? Sans doute. Est-il maître de les vaincre avec du courage et de la persévérance? C'est un problême que la vie de Socrate a résolu.

L'homme serait heureux dans l'état de nature, car ses vrais besoins le mèneraient au plaisir. La chaîne de ses maux se compose des besoins qu'il s'est faits.

Il serait plus sûr de voir les hommes

tels qu'ils sont : il est plus agréable de les voir tels qu'ils veulent paraître.

Vouloir bien connaître les hommes, c'est se préparer des dégoûts. Cette étude doit conduire à l'insensibilité, et même à la misanthropie.

Ce qu'a de mieux à faire celui qui a approfondi le moral de l'homme, c'est de jouir de tout et de ne s'attacher à rien.

L'étude de soi-même est plus cruelle encore. Son amertume est celle des plantes médicinales. Leur goût révolte; ce n'est pas même sans douleur qu'elles entraînent les causes de la maladie; mais elles guérissent. Les remèdes doux, au contraire, irritent, provoquent, et augmentent le mal.

On demande quel est l'état le plus fâcheux où l'homme puisse se trouver. C'est, dira l'un, de réunir une vieillesse imbécille à l'extrême pauvreté. C'est, assurera l'autre, de souffrir à la

fois les maux du corps et de l'esprit. C'est, je crois, de n'avoir aucun souvenir qui flatte l'ame et qui la console, en la reportant sur la carrière qui va s'évanouir.

Les lois générales de la nature suffisent à la reproduction et à la conservation de ses ouvrages. Tous les hommes s'y soumettent. Celui qui s'occupe sans cesse à déranger l'ordre public, et à s'y soustraire lui-même, prouve-t-il l'excellence, ou la perversité de son être?

L'homme passe une partie de sa vie au-dedans de lui-même, et la plus grande partie du temps à s'applaudir. C'est qu'il est deux mesures d'après lesquelles il se juge. L'orgueil tient l'une et la présente continuellement: la raison attend qu'on lui demande l'autre.

L'homme se détache de ce qu'il possède, pour désirer ce qu'il n'a pas. En

conclura-t-on qu'il soit inconstant dans ses désirs? Non, mais qu'il est insatiable.

Le goût de la propriété est une de nos chimères. L'homme passe, et tout reste. Les propriétés réelles sont la force, la santé, la paix du cœur. Avec ces biens, des millions d'hommes, qui n'ont pas un pouce de terre, arrivent gaîment au terme de la vie. Lucien fait parler un champ dans une de ses épigrammes. J'étais, dit-il, le champ d'Achœmenides; aujourd'hui je suis le champ de Ménippe. Celui-là crut me posséder, celui-ci se persuade la même chose : j'appartiens à la fortune.

On prononce que les hommes sont ce qu'ils ont toujours été, et ce qu'ils seront toujours. Horace ne trouve-t-il pas dans la cour d'Alcinoüs, décrite par Homère, les mœurs romaines de son siècle? Ne retrouvons-nous pas les nôtres dans celles des Romains du

siècle d'Horace? Je vous arrête. Ce sophisme ne peut faire illusion que lorsque vous comparez un peuple dégénéré à un autre. Les Romains du temps de Numa, de Camille, de Régulus, ressemblaient-ils aux Perses vaincus par Alexandre, ou même aux Romains de Caligula, de Claude et de Néron? La corruption des hommes n'est jamais générale; elle n'a donc pas sa source dans la nature : on peut donc les employer au bien comme au mal. L'esprit du gouvernement, les préjugés nationaux et l'éducation, font fermenter en eux les vices ou les vertus.

HONNEUR. L'honneur, dit Montesquieu, est le ressort du gouvernement monarchique, comme la vertu est celui du gouvernement républicain.

Tout s'use, tout passe. L'honneur s'éteint, les vertus disparaissent : les gouvernemens tombent.

Les révolutions retrempent les hom-

mes. L'honneur et les vertus renaissent pour périr encore.

Il faut nécessairement de l'honneur où il n'y a pas de vertus. Il y a anarchie où on ne trouve ni l'un ni l'autre.

Il n'y a plus d'honneur, où on jure par lui à chaque instant et sur des choses indifférentes. Profaner le mot, c'est se jouer de la chose.

L'invoquer, même sans réflexion, c'est lui rendre un hommage involontaire, c'est en reconnaître la nécessité.

Bien des gens qui se dispensent d'en avoir, en exigent dans les autres.

Hospitalité. L'exercice de l'hospitalité suppose des mœurs simples et douces. Les anciens, qui la pratiquaient, valaient-ils mieux que nous?

Certains Arabes, chez qui elle est encore en honneur, seraient-ils le premier peuple du monde? Les Nomades ont toujours du superflu, parce qu'ils ont

ont peu de besoins. Sans cesse errans, ils retrouvent chez un voisin ce qu'ils lui ont donné la veille. Nos besoins sont toujours au-dessus de nos moyens; nous n'avons rien à donner, et nous avons supprimé l'hospitalité pour échapper au reproche de l'enfreindre.

Nous en avons conservé le nom. Nos aubergistes ne connaissent ni le mot, ni la chose.

HUMEUR. Ce qu'on appelle humeur, n'était autrefois qu'un dérangement de la santé, qui ne nuisait qu'à l'individu. L'humeur, dans son acception actuelle, est un fléau de la société, surtout si elle part d'un homme à qui on doit des ménagemens. Quelques femmes prétendent en faire une gentillesse.

On se corrige d'avoir de l'humeur, en vivant avec quelqu'un qui en a beaucoup, ou qui n'en a point.

L'humeur mène à l'impatience, l'impatience à la colère, la colère à l'e

portement, l'emportement aux excès les plus funestes. C'est le venin de l'aspic; il faut l'arrêter au moment même: s'il fait des progrès, il est mortel.

Humilité. L'humilité est une justice que se rend la bassesse. C'est une attitude qu'il faut laisser à qui est assez méprisable pour la prendre. Relever un tel être, c'est réchauffer un serpent.

Jeu. Le jeu est pour la société, ce que sont les spectacles pour une grande ville. Il y a trois heures dans la journée qu'on pourrait employer plus mal.

Que de gens sans mérite et sans occupation ne tiendraient en rien au monde, si le jeu ne leur en donnait l'entrée!

Il faut faire jouer les sots : c'est ce qu'ils font moins sottement. A une bouillotte, d'ailleurs, tout le monde se ressemble.

Il est humiliant de perdre toujours,

disent certaines personnes : il est bien plus humiliant de jouer toujours.

Celui qui joue gros jeu, qui ne joue que pour gagner, le joueur de profession, enfin, est aussi dangereux que méprisable. Tel est cependant l'empire des usages, qu'on dissimule le mépris qu'il inspire.... tant qu'il a de l'argent.

IMITATION. Les gens médiocres copient servilement; les esprits supérieurs commencent par imiter, et finissent par servir de modèles.

IMMORTALITÉ. On montre l'immortalité à tous ceux que leur naissance distingue du vulgaire; mais tous n'en sont pas également avides. Il en est qui trouvent la récompense dans le bien même qu'ils ont fait. Lesquels sont préférables ?

Un prince a deux moyens d'arriver à l'immortalité, les conquêtes et les

bienfaits. On admire le conquérant; on aime son bienfaiteur.

Les rois, les philosophes et les poëtes prétendent tous à l'immortalité : c'est ce qui a produit tant de conquérans, de sectes absurdes, et de mauvais vers.

Impétuosité. L'homme impétueux est digne de pitié. La morale le corrige moins qu'elle ne le punit. Il passe sa vie à céder à son premier mouvement, à se le reprocher, à se promettre de le réprimer, et à y céder encore.

Importun. Un importun doit être un sot ou un méchant, pour ne vouloir pas sentir combien il importune.

Un importun réussit quelquefois : on achète de ce qu'il demande, le plaisir de s'en défaire. Il est possible qu'un importun s'importune lui-même, et qu'il ne cherche quelqu'un que pour se fuir.

Indépendance. On ne voit dans

l'esclavage que de la faiblesse ou du désespoir; et dans l'indépendance, que de l'aveuglement et de la férocité.

Le désir de l'indépendance est le plus grand ennemi de la liberté : il mène droit à l'esclavage.

Qui ne veut qu'être libre, a le germe des grandes vertus; qui veut se rendre indépendant, est déjà vicieux.

Ingratitude. L'ingratitude est un vice double, en ce qu'elle dégrade celui qui en est atteint, et qu'elle ferme le cœur de l'homme bienfaisant.

Il faut examiner scrupuleusement, dit Cicéron, les motifs qui ont déterminé quelqu'un à nous obliger, pour régler sur eux notre reconnaissance. On est bien prêt d'être ingrat, lorsqu'on pèse ainsi le bienfait.

Justice. Tous les hommes devraient être justes, car tous exigent qu'on le soit envers eux. Pourquoi presque tous les hommes sont-ils injustes? parce

qu'ils ont sur les yeux le voile des passions.

La justice qui gouverne la plupart des états n'est que l'abus de la force. Si le souverain a la main trop faible pour soutenir l'épée, elle lui échappe, et on la tourne contre lui.

LARMES. Les larmes qui expriment la tendresse, sont à l'amour ce que les pluies d'été sont aux fleurs : elles le nourrissent et le raniment.

Les larmes ajoutent à la beauté, et la rendent plus touchante. Il est bien doux d'en arrêter le cours, quand on les fait couler. Il est bien doux de rassurer ce qu'on aime, lorsqu'on n'a que de l'incertitude à détruire.

Les larmes de l'artifice n'excitent que l'indignation; mais on s'y méprend.

Il est des gens qui se font une habitude de pleurer. Les uns pleurent par faiblesse, les autres par perfidie. Les

premiers cessent bientôt d'inspirer la pitié; les seconds ne trompent qu'une fois.

Livres. Nous avons une surabondance de livres, qui se succèdent comme les vagues de la mer : la dernière fait oublier celle qui l'a précédée.

Que reste-t-il d'une foule d'ouvrages imprimés depuis un siècle? Quelques volumes sauvés de l'oubli par l'homme de goût.

Luxe. Le luxe tue les républiques, parce qu'il corrompt les mœurs. Il est l'appui du trône, si l'autorité le contient dans de justes bornes. Il console quelquefois de la nécessité d'obéir; et tel qui éblouit la ville, oublie un moment qu'il est nul à la cour.

Malheur. Le malheur n'est peut-être qu'un être de raison. Si nous avions des idées justes du bien et du mal, nous n'aurions pas sans cesse à la bouche les mots *adversité, bonheur*.

Ainsi, ce qui nous semble un malheur réel, relativement à nous, ne nous paraît qu'un événement ordinaire par rapport aux autres.

On se croit malheureux pour n'avoir pas réussi dans une tentative quelconque; mais si on n'avait conçu ni projet déraisonnable, ni espérance sans fondement, de quoi aurait-on à se plaindre?

La modération dans les désirs est un moyen sûr de n'être jamais malheureux. L'homme n'a pas la force d'être modéré, voilà l'unique source de son malheur.

Les gens passionnés placent le malheur dans la privation de l'objet de leurs désirs. Maîtres de ces désirs, ils maîtriseront le malheur.

Avoir des remords, perdre un objet chéri, manquer du nécessaire, souffrir des douleurs aiguës, voilà de vrais malheurs. Les autres sont presque

tous des chimères, enfans de notre imagination.

On supporte assez facilement un malheur qu'on n'a pas mérité; la certitude d'être plaint en console. Le malheur que nous nous sommes attiré, ajoute le poids de l'humiliation à celui du revers.

L'adversité corrige quelquefois l'excessive vanité de gens qu'elle remet à leur place. Quelquefois aussi elle rend trop humbles ceux que la prospérité avait rendu trop vains.

Quelquefois encore elle aigrit le caractère, elle produit des accès de colère, et même de fureur. C'est l'orgueil vaincu qui se révolte. Une nouvelle infortune l'abattra sans retour, et raccourcira sa chaîne.

L'adversité conduit les esprits faibles au désespoir ou à la superstition; elle ramène un esprit fort à la philosophie.

Il faut être bien heureusement né,

pour être philosophe sans avoir été malheureux.

Il est beau, il est grand de savoir souffrir; savoir mourir n'est rien auprès de cela. Une mort tranquille et courageuse est la récompense de quiconque a su supporter l'infortune.

Un malheur presque inévitable est d'avoir besoin du secours des autres; et tant d'amertumes précèdent et suivent les bienfaits sollicités, qu'un homme délicat balance entre la nécessité qui le presse, et une grâce qu'on lui fait acheter.

Un autre malheur et d'être forcé de mépriser celui à qui on doit de la reconnaissance. Alors le meilleur moyen de se corriger d'avoir besoin des autres, est d'en avoir eu besoin.

MATIÈRE. Tout ce qui est accessible à nos sens est matière. Nos sens sont donc matière; nous sommes donc matière nous-mêmes. Tout le monde

ne convient pas de cela; mais tout le monde voudrait savoir ce que c'est que le soleil, et personne ne cherche la cause qui lui fait remuer le petit doigt.

Méchans. Les méchans ont cela de commun avec les honnêtes gens, qu'ils ne peuvent être trop connus.

L'imprudence est presque toujours compagne du crime. Les honnêtes gens seraient trop à plaindre, si les méchans étaient toujours de sang-froid.

La société a aussi ses méchans. On les ménage, parce qu'on les craint. Sont-ils démasqués, ils tombent dans le mépris.

Le mépris est-il une punition suffisante pour qui a perdu une femme dans son honneur, brouillé des époux, des frères, des amis?

Mémoire. La mémoire fait quelquefois à l'esprit le tour que certains

chimistes ont joué à des gens simples. Ceux-ci ont cru avoir fait l'or que les autres avaient glissé dans le creuset.

La mémoire rend quelquefois l'homme implacable. Il pardonne mal ce qu'il n'oublie point.

L'ingrat n'oublie pas le bienfait : il voudrait l'oublier.

On vend bien des choses à Paris; on y vend même de la mémoire. Il serait à désirer qu'on y vendît de l'honneur: il ne manque que cela à bien des riches. En achèteraient-ils? J'en doute.

Mépris. Mépriser les richesses, c'est ressembler au Renard de La Fontaine. Le sage ne les méprise point, il les craint.

Ce n'est pas mépriser la vie que lui préférer l'honneur : c'est estimer l'honneur ce qu'il vaut.

L'existence est un malheur pour qui ne mérite que le mépris.

Mérite. Le mérite, ainsi que l'or

a sa pierre de touche. Il y a des gens adroits en mérite comme en métaux.

MINISTRES. Les grands ministres ne font pas toujours les grands rois; les grands rois font presque toujours les grands ministres. Richelieu fut un grand ministre, et Louis XIII un roi ordinaire. Louis XIV fut un grand prince, et forma Louvois. Il crut former Chamillard, et se trompa.

Ceux qui approchent les ministres, cherchent sans cesse à les tromper; et ils les blâment lorsqu'ils se trompent dans leurs choix.

La connaissance des hommes est essentielle à un ministre. S'il place par recommandation, ou au hasard, il se trompera souvent. Il doit chercher à connaître aujourd'hui ceux dont, peut-être, il aura à juger demain la capacité.

Le poids des affaires publiques est un fardeau que peu de ministres savent

porter. Beaucoup le déposent ou le traînent.

Un grand ministre perd rarement sa place. Le moment de sa mort, ou celui de sa disgrâce, décide s'il est un grand homme.

MISANTHROPIE. Haïr tous les hommes est une injustice pour quelques-uns, un excès de sévérité pour quelques autres, et toujours un malheur pour soi-même.

La misanthropie est fille de l'excessive probité. La probité peut donc rendre malheureux. C'est l'effet certain des extrêmes.

Fuyez la corruption, plaignez ceux qui en sont atteints, cherchez les gens vertueux. Il en est encore, puisqu'il y a tant de méchans; car ce ne sont pas leurs semblables que ceux-ci cherchent à tromper.

MODESTIE. La timidité et la modestie sont loin d'être la même chose.

C'est l'orgueil qui rend timide, c'est l'amour-propre qui rend modeste.

Mollesse. La mollesse est au moins le sommeil des vertus.

Monde. On peut comparer le monde à un bal, où on court sans cesse les uns après les autres pour se connaître. On se plaît tant qu'on s'en tient aux agaceries; si on se démasque, on se quitte.

Le monde est une espèce de comédie entremêlée de quelques scènes tragiques. Chacun y joue son rôle, bien ou mal; mais personne ne connaît la pièce.

Le grand usage du monde tient souvent lieu de talens, d'esprit, et même de vertus; mais lorsqu'on est forcé de causer avec soi-même, cet usage ne tient plus lieu de rien.

Morale. La morale est quelquefois le tyran de l'esprit, et presque toujours l'esclave du cœur.

Les moralistes ressemblent aux chimistes; ils préparent des remèdes pour les autres, et s'en servent rarement.

Il s'en faut bien que tout ce qui peut se dire sur la morale ait été dit. La nature, inépuisable et variée, produit sans cesse dans les passions des hommes des nuances différentes, à la faveur desquelles elles cherchent à se cacher. La morale doit suivre la nature, et la saisir sur le fait.

Mort. La crainte de la mort est le seul mal qu'elle fasse éprouver : la mort est le point mathématique qui ne peut être aperçu.

Personne n'est content de son sort, et chacun craint de finir.

Pour être fondé à regretter la vie, il faudrait avoir su en jouir.

Bien des gens craignent la mort, parce qu'ils craignent la douleur : ils ne devraient craindre que d'être malades.

Le vulgaire ne s'aperçoit guère de son existence qu'au moment où il va la perdre; et ce vulgaire-là est de tous les états.

Mots. L'abus des mots, que la sottise prend pour de l'esprit, est un vernis dont se masque la nullité. Cet abus est le père du calembour.

Beaucoup d'ouvrages, qui ne sont pas écrits en calembours, n'en sont pas meilleurs. Quelques écrivains, qui ont de la réputation, prétendent que la langue doit être esclave du génie. Qu'ils apprennent à parler celle de Racine, et le mot propre viendra se placer.

Les phrases inintelligibles sont comme des bois fourrés, à travers lesquels l'ignorance se sauve.

Musique. La déclamation est une musique vocale, comme la musique vocale est une déclamation. Chacune a son harmonie; toutes deux naissent

des passions, servent à les peindre, et doivent s'entr'aider mutuellement.

Grétry a prouvé la vérité de cette assertion. Personne n'a déclamé aussi heureusement que lui.

Il a ouvert une route nouvelle; ses concurrens s'en sont écartés, et ont séduit un moment : on se laisse éblouir par des fusées volantes; le jour reparaît, tout rentre dans le néant. Le public est revenu à Grétry.

Négociations. Les négociations sont la ressource de l'habileté contre la force.

Noblesse. La noblesse suppose la vertu, et doit être la satire vivante du vice. La noblesse était éteinte avant sa suppression. Pas de principe sans exception : elles étaient rares.

Des parchemins plus ou moins anciens, différens degrés de noblesse, étaient de vaines distinctions. Le degré du mérite seul distingue les hommes.

Celui qui remplit ses devoirs sociaux et qui s'occupe des intérêts de la patrie, est un grand seigneur.

Aboutemir n'avait pas d'aïeux, et conquit l'Égypte. On osa lui demander un jour de quelle race il était : Voilà ma race, répondit-il en montrant ses troupes; et voilà ma généalogie, en montrant son épée.

Opinions. Les différentes opinions sont comme les assortimens d'un magasin; chacun y prend ce qui lui plaît, sans examiner la qualité. Voilà pourquoi nous voyons des opinions si ridicules, et qui durent si peu.

Les opinions les plus importantes se communiquent souvent comme la frayeur. On n'examine pas l'objet dont on est frappé, et on s'accorde à le trouver effrayant. Le nombre des crédules grossit, et finit par devenir une autorité pour les gens qui ne raisonnent pas.

OPULENCE. On aurait vu la statue de Varus à côté de celle de Camille, si les Romains avaient mesuré la considération sur l'opulence. Varus alla pauvre en Syrie, et la trouva riche; il en revint riche, et la laissa pauvre. Il est des Varus dans tous les pays et dans tous les siècles.

Les biens avec lesquels on est né, n'empêchent pas de tomber dans l'indigence : le luxe, en augmentant tous les jours, fait des riches mal-aisés. Ce n'est que dans l'économie que se trouve l'opulence.

BON ORDRE. Il est plus facile de conserver de l'ordre dans ses affaires, que de l'y rétablir.

Celui qui a follement dissipé sa fortune, n'a aucun point sur lequel il puisse se reposer. Le passé l'étonne et l'humilie; le présent le trouble et l'embarrasse; l'avenir l'inquiète et l'épouvante.

Se résoudre à quelques privations, c'est se garantir de les supporter toutes.

ORGUEIL. L'orgueil est un miroir devant lequel nous faisons passer nos actions et celles des autres : nous avons soin de ternir la glace, quand nous craignons de la trouver trop fidèle.

Si nous pensions combien nous sommes dépendans de la nature, nous aurions moins d'orgueil, et plus de reconnaissance.

Être susceptible, difficile à vivre, c'est immoler son amour-propre à son orgueil. On s'estime bien peu, quand on craint de n'être pas assez estimé.

Il n'y a point de vertus sans amour-propre. En est-il beaucoup qui s'accordent avec l'orgueil?

L'orgueil nous fait parler de nos bonnes actions : quelquefois la joie de les avoir faites trahit notre secret. L'un semble dire : Voyez ce qu'il m'en

coûte à faire le bien ; et l'autre : Jugez par le plaisir que j'éprouve, de tout le bien que je voudrais faire encore.

Il est peut-être plus facile de se corriger d'un défaut, que d'acquérir une vertu. C'est qu'en se corrigeant, on se croit au-dessus de celui à qui le défaut reste; et qu'en acquérant une vertu, on se voit tout au plus à côté de son modèle.

L'orgueil, qu'une vérité dure révolte, entend mal ses intérêts : exiger des ménagemens, c'est avouer sa faiblesse.

L'orgueil exige tout de la soumission des autres : l'amour-propre ne veut rien obtenir que de l'examen.

Notre orgueil est à celui des autres, comme un grain de poudre est à ceux qui l'environnent : il les embrase tous au moment où il s'enflamme.

Notre propre orgueil nous rend celui des autres insupportable, et c'est un

double motif pour nous en corriger. Triomphons du nôtre; nous ne blesserons personne, et nous serons hors d'atteinte.

L'orgueil et la méchanceté croissent dans le cœur de certains dévots, en raison des dehors d'humilité et de charité qu'ils affectent.

Disputer avec aigreur, décider impérieusement, rejeter les objections au lieu de les résoudre, c'est prouver que l'amour-propre cherche moins l'honneur d'avoir raison, que l'orgueil ne craint la honte d'avoir tort.

L'orgueil est la source de presque tous nos vices. On le sait, on le dit aux autres; on se le déguise à soi-même. Rien de si commun que le précepte; rien de si rare que de s'en faire l'application.

OSTENTATION. L'ostentation est la volupté de l'orgueil. Elle n'est qu'un ridicule qui se montre nu.

PASSIONS. Les passions sont à l'homme ce que le soleil est aux plantes. Un soleil trop ardent dessèche ce que des rayons plus doux eussent vivifié; les passions violentes dessèchent l'ame; les passions modérées lui communiquent une activité, une chaleur utile.

Les passions excessives font sur l'ame l'effet des ventouses sur la peau; elles la boursouflent, pour ainsi dire. Lorsque l'action cesse, l'ame, ainsi que la peau, retombe, et reste longtemps flétrie.

L'adversité seule agit puissamment contre les passions. L'amour-propre alors se les immole, pour n'en pas devenir la victime.

PATIENCE. La patience est, ou le triomphe de la raison, ou la langueur de l'indolence, ou la dextérité de la ruse.

Quand la patience n'est pas l'effet de la raison, elle est celui d'un excès d'orgueil

d'orgueil, ou d'un excès de bassesse.

On affecte de la patience pour humilier ceux qui en manquent, ou ceux qui veulent nous en faire manquer.

La patience est vertu dans un philosophe, et nécessité dans un courtisan.

Patriotisme. Le patriotisme est l'idole du républicain, une vertu rare dans une monarchie, un être de raison sous le despotisme.

En révolution, le patriotisme est, pour certaines gens, un masque sous lequel ils arrivent à la fortune et aux grands emplois.

Quand la tourmente révolutionnaire cesse, on reconnaît le patriote pur: il est resté à sa place.

Perfection. La perfection est sur la cime d'une montagne escarpée. A son aspect, l'homme borné ou indolent s'étonne et s'arrête; l'homme

d'esprit fait quelques pas, et bientôt rétrograde ou tombe : le sage seul suit le sentier que lui trace la vertu. La prudence l'y soutient. Éclairé par l'une, soutenu par l'autre, il avance lentement, mais sans interruption. S'il trouve un endroit difficile, il s'efforce de le franchir. Si la pente devient plus douce, il respire et ne s'arrête pas; enfin il voit le but, il y touche, il chancelle, il meurt : un pas de plus, et il arrivait. La vertu pleure et revient s'offrir pour guide; mais a-t-elle conduit quelqu'un plus loin?

Persuasion. Il est quelquefois plus aisé de convaincre que de persuader. La conviction est accablante, mais elle agit vivement. La persuasion est lente, mais douce : c'est la lyre d'Amphion, qui bâtit les murs de Thèbes.

Peuple. Quelquefois un esprit de vertige souffle sur une nation, comme on voit, dans certains parages, s'éle-

ver tout-à-coup des vents qu'on n'y connaissait pas. Alors les rangs se confondent comme les flots dans une tempête. Les systêmes prennent les couleurs de la vérité, comme les écueils dans les ténèbres paraissent quelquefois un asile. On s'agite, on se tourmente, on se heurte, on enfante des projets, ainsi que dans un vaisseau sans pilote, chacun veut mettre la main au gouvernail. Les imprudens s'écrient que le vaisseau va périr. Les gens sensés, qu'on n'écoute plus, se taisent; mais ils s'assurent de la chaloupe, pendant que les autres s'arrachent les débris.

Le peuple ne juge que sur l'apparence. Ce ne sont pas les honneurs, la puissance, les richesses qui lui en imposent; c'est le faste qui les annonce ou qui les suit.

Les siècles les plus féconds en grands scélérats, le sont ordinairement aussi

en grands hommes. Il y a aussi des temps de faiblesse et d'épuisement chez certains peuples. Tout y devient petit, vice et vertu.

Dans ce qu'on appelle les siècles éclairés, on recherche, on applaudit, on récompense les grands talens, et on néglige l'homme vertueux. Un homme de bien cependant est un modèle aussi utile qu'un excellent danseur.

Il est un peuple qui ne parle que par saillies, qui se console de tout avec une épigramme, qu'on mène avec des chansons, et chez lequel un plaisant est un personnage.

PHILOSOPHE. Juger le bien, l'aimer, le faire, attaquer sans ménagement les vices et les erreurs nuisibles, c'est être philosophe.

Il est des époques ou l'astuce se fait des armes de tout, même de la phi-

losophie. Ses adversaires s'élèvent contre elle, en affectant de confondre l'abus avec la chose; et le beau titre de philosophie devient une injure. Alors le philosophe timide se tait et se cache; le philosophe énergique se montre et parle : il est toujours philosophe.

Plaisanterie. La plaisanterie douce et légère a un charme qui la fait souvent préférer aux qualités les plus solides et les plus essentielles. C'est que le mérite n'amuse pas comme les grâces; que pour accorder des récompenses il faut être juste, et que pour répandre des faveurs il ne faut qu'être grand.

Plaisir. Le plaisir est une situation de l'ame inexplicable; car telle chose procure du plaisir à l'un, et affecte péniblement l'autre.

Pourquoi les plaisirs de l'ame de-

99949

mandent-ils tant de variété? Un pur esprit ne doit pas s'user à sentir.

Nos plaisirs nous mettent presque toujours dans la dépendance des autres. Quelques-uns cependant sont en nous. Ne point faire le mal est pour l'ame une situation tranquille; faire le bien est sa volupté.

Le plaisir qu'on achète n'est qu'une vaine erreur. Il est même humiliant de penser qu'on s'ennuierait, si on n'avait pas de quoi payer ses fantaisies; et ces fantaisies mêmes sont humiliantes.

Les vrais plaisirs sont ceux qu'on ne doit pas à l'intérêt : le cœur ne compte pas ceux qu'il donne, et l'intérêt les calcule.

Politesse. La politesse a remplacé la cordialité, lorsqu'on a substitué l'apparence aux vertus.

La politesse des grands envers leurs

inférieurs n'est que de l'affabilité. L'amour-propre de part et d'autre en sent bien la différence : les petits feignent de s'y tromper.

Les grands ont quelquefois une politesse si humiliante, qu'on lui préférerait de la brusquerie.

L'homme excessivement poli fatigue en proportion des égards que sa politesse commande.

Si le titre d'ami, que l'on prend et que l'on donne si légèrement, n'a rien de commun avec l'amitié, il dispense au moins de la politesse; et de deux espèces de fausse monnaie, il est la plus commode.

On a fait un tarif des égards qu'on accorde aux noms, aux titres, aux places, aux fortunes. Il n'y en a point encore pour les qualités personnelles. A rang égal, on ne fait pas une révérence de moins à la fatuité qu'au mérite. A

indigence égale, on ne fait pas une révérence de plus à la probité qu'à la mauvaise foi.

Politique. Un peuple qui se forme, ressemble à un enfant qu'il est facile de ployer à tout; mais il ne faut pas négliger le temps de l'enfance : sa constitution, son caractère, le reste de sa vie, dépendent de son éducation. Les premiers préjugés, une fois établis, ne se détruisent plus qu'avec le peuple même qui les a reçus.

La politique est un art chez les peuples civilisés. Un peuple neuf la méprise : il n'emploie que de la franchise et du fer.

La politique des Anglais est de réunir à leurs trésors ceux de toutes les nations. L'intérêt est la base de leur gouvernement, et leur gouvernement tombera avec leurs richesses.

Préjugés. Ce qui est vrai dans un temps, cesse de l'être dans un autre,

et n'est plus qu'une opinion qu'on révère par habitude.

Il faut être un grand homme, ou un grand fou, pour entreprendre de détruire les préjugés. Le grand homme n'attaque que les préjugés nuisibles; l'insensé veut les abattre tous.

Le premier qui attaque un préjugé, et qui n'a pas en sa faveur les circonstances, et des préventions plus accréditées que le préjugé même, succombe, et laisse une tâche plus difficile à son successeur.

Pour attaquer un préjugé avec succès, il faut joindre à beaucoup de fermeté la prudence la plus éclairée. Sans ces moyens, tel qui croit détruire une erreur, ébranle la vérité.

Probité. Vertu essentielle et très-rare.

Comment la société se soutient-elle sans probité? Comme un malade vit dans des crises continuelles. Quelles

en sont les suites? La mort pour celui ci; la dissolution pour l'autre.

RAISON. La raison prévient les excès; elle ne les réprime qu'à l'aide du courage.

Une victoire remportée par la raison, n'est pas le garant d'une autre victoire. Aujourd'hui vainqueurs, nous pouvons demain être vaincus. Heureux qui meurt les armes à la main et sur son bouclier!

RAISONNEMENT. Les hommes raisonnent moins d'après leurs principes, que d'après la manière dont ils sont affectés. Souvent ils abusent du raisonnement pour justifier leurs passions.

Un raisonneur n'a souvent pas la moindre lueur de bon sens, et n'est communément qu'un sot.

RECONNAISSANCE. L'homme vraiment généreux ne s'affecte pas de l'ingratitude, parce qu'il n'a pas besoin

de reconnaissance. Il plaint les ingrats, et il aime à en faire.

La reconnaissance devrait être égale entre celui qui donne et celui qui reçoit : procurer à quelqu'un l'occasion de faire le bien, c'est lui préparer de doux souvenirs, c'est être son bienfaiteur.

Forcée de choisir entre son bienfaiteur et son ami, l'austère vertu décide pour la reconnaissance, et le cœur se prononce pour l'ami.

Réputation. Il est beaucoup de réputations usurpées; il est même des gens qui en font, et qui n'en ont pas.

Un drôle répète jusqu'à satiété que Voltaire n'avait pas de génie. Ce drôle a pourtant une réputation, puisqu'on le paye pour le lire. Il est vrai que cette réputation est celle que se fait un empoisonneur.

Une bonne réputation est tôt ou tard le fruit d'une bonne conduite : une

grande réputation n'est pas toujours établie sur les vrais principes. Souvent une opération brillante éclipse une opération profonde.

Résolution. Dans toutes les circonstances, le plus mauvais parti qu'on puisse prendre, est de n'en prendre aucun.

Quelquefois une résolution audacieuse subjugue la fortune; quelquefois elle perd tout. C'est au génie à juger de ce qu'il peut entreprendre, de ce qu'il doit s'interdire.

L'homme faible laisse écouler dans l'irrésolution le moment propre au succès.

Richesses. Lorsque les richesses ont coûté le sacrifice de l'honneur, on se flatte en vain d'obtenir de la considération, en étalant ce qu'elles ont de plus somptueux. Cette pompe insultante est un témoin de plus qui atteste la vérité.

SAGE. On demande si l'égalité parfaite peut exister. Oui, dans le cœur du sage. C'est là que tous les hommes sont égaux.

La connaissance de ses propres défauts n'est que l'aurore de la sagesse.

SÉVÉRITÉ. Ceux qui portent la sévérité jusqu'au scrupule envers les autres, sont presque toujours indulgens pour eux-mêmes jusqu'à l'aveuglement.

L'extrême pureté des mœurs doit justifier la sévérité que nous exerçons sur les autres. Sans cela, cette sévérité n'est qu'un tort de plus, qu'ils s'empressent de punir avec rigueur.

SIÈCLES. Malheureux le siècle où il est également dangereux de connaître ou d'ignorer ses devoirs; de les remplir ou de les mépriser; d'avoir, ou non, du zèle pour le bien public, de l'amour pour le vrai, du génie pour les grandes choses. Ce siècle est celui

de Néron ou de Domitien. Plus malheureux peut-être serait le siècle où le cultivateur et le commerçant seraient regardés comme des espèces d'animaux domestiques; où l'honneur, séparé de la probité, serait plus considéré qu'elle; où le luxe aurait l'audace de fouler aux pieds le mérite indigent; où l'orgueil usurperait le droit d'en imposer, où la pudeur serait un ridicule, la sincérité imprudence, le bon sens ennuyeux. Un grand homme, né dans l'un de ces siècles, doit s'attendre à la persécution ou à l'oubli. Qu'il tourne, pour ainsi dire, sur sa propre grandeur : il sera lui-même son tourbillon.

Sincérité. La langue est un étranger auquel il faut que le cœur serve toujours de guide.

L'effort qu'il faut faire pour repousser la vérité; la contraction d'esprit nécessaire pour mettre toujours le men-

songe à sa place, sont la première punition de celui qui fait un art de la duplicité. Ce travail continuel produit souvent l'effet de celui de l'araignée : dès qu'on aperçoit le tissu, on se hâte de chasser l'ouvrière.

SINGULARITÉ. La simplicité a ses partisans; la singularité a ses sectaires.

Autrefois un homme paraissait singulier dès qu'il était ridicule. Aujourd'hui, c'est lorsqu'il n'est pas ridicule qu'il paraît singulier.

SOBRIÉTÉ. Thimothée, fils de Conon, disait que les soupers de Platon ne valaient rien le soir même, mais qu'on les trouvait excellens le lendemain matin.

SOCIÉTÉ. Les caractères se brisent, s'émoussent, s'adoucissent par le frottement continuel : tel est l'avantage de la société. Mais les nouvelles découvertes, produit ordinaire des liai-

sons étendues, éclairent sur le mal comme sur le bien, développent les vices comme les vertus : tel est l'inconvénient de la société.

Malgré notre dépravation, il est encore des sociétés pures, où la vertu rallie ses sujets dispersés, et que le désordre respecte.

Nous sommes à l'égard des autres, ce que les autres sont à notre égard. Faisons leur grâce, ou faisons-nous justice.

Souverains. Un prince qui règne sur des peuples courageux, doit se placer entre les lois et la justice. Il est plus facile à un souverain de se faire aimer que de se faire craindre.

Titus et Trajan honorèrent le trône. Lequel fut le plus digne de l'occuper? Trajan aimait la gloire; mais Titus aimait le genre humain. Un prince parfait serait celui qui réunirait les qualités de l'un et de l'autre.

La réputation des souverains dépend un peu de ceux qui leur succèdent. Charlemagne doit une partie de sa gloire à Louis le Débonnaire.

Démétrius de Phalère conseillait à Ptolomée d'acheter les manuscrits qui traitaient du gouvernement. Vous y trouverez, disait-il, ce que jamais courtisan n'osa dire à son maître.

Un prince qui donne avec profusion et sans choix, est un prodigue qui ruine l'état. Un prince libéral et judicieux enrichit le peuple, les particuliers et lui-même, par la création des grands hommes, le bonheur et l'amour de ses sujets.

Un roi se lasse quelquefois de régner; mais lorsqu'il devient homme, il l'est plus qu'un autre, dans quelqu'acception qu'on prenne ce mot.

Les hommes capable de gouverner les autres, sont plus rares qu'on ne pense. Le droit ou l'art de régner ne

se ressemblent pas, et les peuples en sentent parfaitement la différence.

Les jours des souverains sont autant de feuillets de leur histoire.

STYLE. Il y a des gens qui prévienent en leur faveur par leur physionomie; mais il faut que leur caractère tienne ce que leur figure a promis. Il en est de même du style et du fond d'un ouvrage.

Un historien est un juge; il doit en avoir la sévérité, la délicatesse et les lumières. Le style de l'histoire doit être simple, noble et clair; y jeter du brillant, c'est le travestir, et aujourd'hui on travestit tout. On a mis la fable en madrigaux, la tragédie en maximes, la comédie en romans, l'épigramme en vaudevilles, et le Geoffroi fait le mauvais plaisant.

SUPERFLU. Le riche sans conduite est toujours au-dessous du besoin. L'homme modéré, dans quelque po-

sition qu'il se trouve, peut avoir du superflu.

On aime mieux conserver un bien superflu qu'un repos nécessaire. On aime mieux acquérir un bien superflu, que la modération qui apprend à s'en passer.

Système. Chacun court après la renommée. Il est si doux de faire parler de soi! Les uns ne peuvent créer, faute de génie; les autres ne peuvent même traduire, faute de savoir les langues : on fait des systêmes. Nous avons eu l'art de procréer les Sexes à volonté, la Terre vivante, l'Explication du langage des animaux. Cent personnes lisent l'ouvrage; la moitié l'applaudissent, l'autre moitié le combattent. Si l'auteur se fût tu, il serait ignoré.

Talens. Parmi les peuples policés, la prééminence des talens est une chimère. L'Angleterre a eu Newton;

nous avions eu Descartes. Montéculli fut l'émule de Turenne, et Shakespear avait précédé Corneille. Dans un nombre égal d'années on trouve à peu près un nombre égal de gens célèbres, chez les peuples parvenus au même degré de civilisation. Celui qui durera le plus, sera aussi celui qui en comptera le plus dans ses fastes.

Le talent de plaire est de tous les talens le plus désiré, le plus agréable, le plus profitable, le plus indéfinissable. Il emploie, il caresse les vices, les vertus, les grâces, les ridicules; il fait valoir le mérite, ou il en tient lieu. La nature le donne; l'orgueil croit le posséder; l'amour-propre le cultive; la sagesse même ne le néglige pas.

Les talens agréables sont toujours de mode. Les talens utiles ne sont recherchés qu'au moment où le besoin force à s'en occuper.

TEMPS. Le temps s'écoule, dit-on tous les jours. La durée est fixe; c'est nous qui coulons. Chaque être occupe un point imperceptible dans le temps. La vie d'un homme se perd dans la durée de sa famille, et celle d'une nation dans la durée du monde. Le temps est une mer qui absorbe les fleuves qui se précipitent dans son sein : lui seul est invariable.

Le présent est le point mathématique imperceptible aux yeux du corps: ceux de l'esprit seuls peuvent l'apercevoir.

TRAVAIL. Travailler à éclairer son esprit, à former son cœur, à connaître les vérités utiles, à se faire des principes sûrs, à régler sa conduite, c'est vouloir jouir de la dignité de son être, et rendre sa vie utile à soi et aux autres.

La mollesse, compagne de l'opulence, énerve, enivre, rend incapable

de toute application. Celui que caresse la fortune, cherche rarement la vérité. Il prend la flatterie pour elle, et s'en trouve mieux. Que lui importe de mériter l'estime, puisqu'il obtient la considération? Pourquoi raisonnerait-il sur le vrai bonheur, puisqu'il peut acheter le plaisir? Les sciences sont pour lui ce qu'est sa livrée : il paie les gens qui la portent.

Il ne faut pas non plus que le malaise force la plume de l'écrivain. On s'aperçoit bientôt que l'indigence passe de son foyer dans ses écrits. Ce n'est plus un homme de lettre, c'est un ouvrier à la journée, qui ne fournit que sa peine.

Tyrans. Les tyrans sont les premiers, et souvent les plus malheureux esclaves de la tyrannie. Le grand Julien, que la sottise a cru perdre de réputation, en le nommant Apostat, le grand Julien disait : Il n'appartient

qu'aux tyrans de donner leurs caprices pour règles, leur puissance pour preuve, leurs succès pour raisons.

VENGEANCE. La vengeance est un breuvage affreux, dont l'ame s'enivre en déchirant ses blessures.

La vengeance, loin d'effacer l'injure, en grave le souvenir par le remords qui la suit.

Le plus sûr moyen d'oublier une injure, est de la pardonner quand l'honneur le permet.

Se venger, c'est descendre jusqu'à l'offenseur. Lui pardonner, c'est le mettre au-dessous de soi.

Quelquefois on prend, dans un premier mouvement, le cri de l'orgueil pour celui de l'honneur, dont il emprunte la voix.

Les demi-vengeances sont aussi dangereuses que les demi-confidences.

VÉRITÉ. Ce n'est pas assez de la dire, il faut la faire aimer.

VERTUS. Les vertus privées sont connues de tout le monde, dit-on; pourquoi en parler dans un ouvrage? C'est par de bons ouvrages qu'il faut s'efforcer d'en relever le culte. L'orgueil et l'intérêt donnent assez de vogue aux vertus qui mènent à la gloire et à la fortune.

La confiance qu'inspirent les vertus de tempérament, vaut-elle l'admiration qu'excitent les vertus acquises? Celles-ci sont plus glorieuses : les premières sont les plus sûres.

La nature, disait un philosophe, loge le plaisir d'où elle vient de chasser la douleur : on peut en dire autant de la vertu.

Les vertus qui ne conduisent ni aux honneurs, ni aux richesses, ni à la célébrité, sont ordinairement les plus négligées, et ne sont pas les moins essentielles, ni les moins satisfaisantes.

Ceux qui veulent donner des ridicules

cules à la vertu, ressemblent aux chiens qui aboient à la lune.

La vertu est un champ que chacun voudrait moissonner, mais que peu de gens cultivent.

VIE. La vie est un fonds dont nous ne sommes que les banquiers.

Voir et sentir, c'est être : réfléchir, c'est vivre.

Tout ce qu'on a fait pour ses passions est évanoui. Il ne reste du passé que le souvenir de ses fautes, ou du bien qu'on a fait.

Les anciens philosophes regardaient la vie comme une table à laquelle chacun vient s'asseoir successivement, sans pouvoir ni choisir, ni garder sa place.

CHAPITRE II.

L'Avocat.

« Monsieur, dit de l'Oseraie, en entrant chez Dupont, écoutez-moi, et » réfléchissez sérieusement ensuite au » parti que vous prendrez.

» Robert est vivant, et c'est lui que » vous avez fait mettre à Bicêtre. — » J'entendrai donc toujours parler de » ce fripon-là! — Écoutez-moi, vous » dis-je. Robert est l'opprimé, et vous » savez quel est le fripon.

» Vous avez un procès-verbal très » en règle, qui semble constater la mort » de ce jeune homme; mais le nom de » Robert ne se trouve porté ni sur les » rôles d'équipage, ni sur l'état des » passagers, déposés dans les bureaux » de l'amirauté; mais un vieux pilote

» et trois matelots invalides déposent » qu'il n'y avait pas d'enfant de cet » âge à bord, et qu'il n'est mort per- » sonne dans la traversée : ainsi le ca- » pitaine du Voltigeur et son second » sont deux faussaires.

» Deux femmes, enfermées à l'hô- » pital de Rouen, déclarent avoir » voyagé avec Robert, de Paris au » Hâvre, précisément à l'époque où » vous le faites mourir ailleurs.

» Milord All-is-bad déclare l'avoir » embarqué à Dieppe, et l'avoir laissé » en Écosse.

» M. Cammeron, prêtre écossais, » déclare l'avoir gardé deux ans chez » lui.

» Je déclare, moi, l'avoir recueilli à » Londres, d'où il est parti en qualité » de soldat de marine, pour servir sur » la flotte de l'amiral Vernon. Son en- » rôlement et sa désertion sont consi-

» gués sur les registres de l'amirauté
» de Londres.

» Je l'ai depuis parfaitement re-
» connu à Paris, et je pensais à le pla-
» cer avantageusement, lorsque vous
» l'avez fait arrêter.

» Voilà, monsieur, des pièces qui
» prouvent tout ce que j'avance. Voilà
» les armes avec lesquelles je vais vous
» attaquer, vous, le capitaine et son
» second; et vous savez où cela vous
» conduit tous trois.

» Quant à cette pureté de mœurs à
» laquelle vous prétendez, et qui vous
» a fait une petite réputation dans le
» quartier Saint-Louis, elle tombe
» avec tout le reste. Madame Gorju,
» que vous connaissez bien, déclare
» que Desirée Deslandes, qui va tous
» les jours avec vous à la messe, les
» yeux baissés, l'air recueilli, est ac-
» couchée quatre fois chez elle; que
» vous avez payé tous les frais; et si

» cela ne prouve pas que vous avez
» été quatre fois père, vous êtes au
» moins convaincu d'avoir autorisé le
» désordre, et d'être un hypocrite.
» On sait qu'un hypocrite est capable
» de tout; ainsi vous devez ployer par
» toutes sortes de considérations.

» Je vous donne vingt-quatre heu-
» res pour vous déterminer. Si demain
» vous n'avez retiré votre plainte de
» chez le commissaire, si vous ne dé-
» clarez authentiquement que vous
» avez reçu des éclaircissemens dont
» il résulte que le jeune homme en-
» fermé est réellement Robert; si en-
» fin vous ne le rétablissez dans son
» honneur et dans ses droits, je vous
» fais pendre, vous et vos complices ».

De l'Oseraie se retira, et laissa Dupont et Desirée dans un embarras, dans un trouble faciles à concevoir. Dupont aimait l'argent, mais il tenait encore plus à la vie. Desirée

sentait que Dupont pendu, non-seulement ne lui ferait plus d'enfans, mais cesserait de fournir aux frais de la vie douce et commode dont elle avait contracté l'habitude. Tout perdre à la fois est bien dur! Aussi Desirée penchait à restituer à Robert l'héritage de sa mère. « Je ne rends rien, » dit Dupont. — Mais, monsieur, il » nous restera encore de quoi vivre » doucement. On dîne avec deux plats; » on se contente de vieux vin de Mâ- » con, et on fait des layettes moins » brillantes. — On se contente, on se » contente.... Mademoiselle, vous en » parlez bien à votre aise. — J'espère, » monsieur, que vous ne préférez pas » être pendu. — Oh! nous n'en som- » mes pas là. — Mais je ne vois pas » comment éviter.... — Ni moi non » plus; mais il doit y avoir des » moyens..... — Trouvez-les donc. — » Je les cherche.

» Hé! parbleu, j'y suis. — Ah! » voyons cela. — Il y a des gens adroits » dans toutes les professions. — » Adroits! — Coquins, si vous vou- » lez : entre nous, il n'y a pas d'incon- » vénient à appeler les choses par leur » nom. Je vais au Palais. L'avocat » que j'y trouverai seul dans la grande » salle, s'y promenant d'un air sou- » cieux, regardant en-dessous ceux » près de qui il passe, que ses con- » frères ont l'air d'éviter, cet avocat » est mon homme. Je le consulte. — » Bon. — Il retourne toute l'affaire, et » la présente sous un jour nouveau. — » Vous tirez votre bourse.... — Mais » je ne l'ouvre que lorsque je suis sûr » du succès ».

Dupont part, arrive, regarde, cherche, et ne voit d'abord sur les figures qui l'environnent que la sécurité et la satisfaction. Un petit homme à l'œil louche, à la robe usée, aux bas noirs

jaunis, était assis dans la boutique d'un bouquiniste, et déchirait avec les ongles son vieux bonnet carré, en attendant qu'il pût déchirer un client. « Le voilà, dit Dupont.

» Monsieur, j'ai une mauvaise » cause. — Mousieur, j'aurai plus de » mérite à la gagner. — Elle est im- » portante. — Elle me rendra davan- » tage. — Quelle · qu'elle soit, vous » vous en chargez ? — C'est selon. — » Comment ? — Il faut d'abord nous » entendre sur les honoraires. Cette » manière est peu usitée, mais elle » prévient des contestations désagréa- » bles et fréquentes après le jugement. » — Entrons chez le buvetier.

» Votre affaire est excellente, dit » l'avocat, en finissant un poulet, » qu'il avait dévoré pendant que Du- » pont narrait. — Excellente, vous » croyez ? — Détestable au fond; ex- » cellente parce que je la gagnerai. —

» — C'est tout ce qu'il me faut. — Deux
» mille écus à l'avocat, après l'affaire
» arrangée, ou le prononcé du juge-
» ment. — Et si l'avocat perd? — Cent
» louis. — Cent louis pour avoir perdu
» une cause! — Et mon honneur com-
» promis!—Oh! je crois qu'à cet égard-
» là... — Pas de réflexions : on ne ga-
» gne pas les procès avec des épigram-
» mes. Mon métier est de plaider, le
» vôtre est de payer; cinquante louis
» à compte, et je vais faire peur à M. de
» l'Oseraie. — Mais, monsieur, cin-
» quante louis!..... — Oui, monsieur,
» cinquante louis, j'en ai besoin, je
» les veux, vous me les donnerez,
» ou vous chercherez un autre avocat;
» et je vous réponds que vous n'en
» trouverez point. — Mais hasarder
» ainsi cinquante louis! — Ne me res-
» tera-t-il pas cinq mille francs à ga-
» gner? Me croyez-vous assez imbécille
» pour ne pas les suivre opiniâtrément?

» Supposez-vous qu'il me vienne sou-
» vent de ces affaires-là? Mon intérêt
» vous répond de moi. — Voilà cin-
» quante louis.

» — Votre billet pour le reste? —
» Comment, mon billet! — Les cliens
» et les malades se ressemblent; ils
» oublient l'avocat et le médecin, dès
» qu'ils n'ont plus besoin d'eux. Votre
» billet? — Conditionnel, au moins? —
» C'est juste. — Le voici. — Je cours
» chez M. de l'Oseraie.

» Monsieur, j'ai l'honneur de vous
» saluer. — Qu'y a-t-il pour votre ser-
» vice, monsieur? — C'est moi, mon-
» sieur, qui viens vous en rendre un.
» — Ah! ah! et lequel? — Vous êtes
» un homme respectable. — Monsieur!
» — Estimable. — Par grâce.... — Gé-
» néralement respecté et estimé. —
» Au fait, je vous en prie. — Et il est
» de mon devoir de prévenir les dé-
» sagrémens que vous attirera infailli-

» blement l'affaire que vous vous pro-
» posez de suivre. — Ah! vous êtes un
» émissaire de Dupont. — J'ai l'hon-
» neur d'être avocat, et M. Dupont
» m'accorde sa confiance. — Je la
» crois bien placée. — Au fait, à votre
» tour, s'il vous plaît, monsieur.

» Vous allez assigner, imprimer
» un mémoire, me réduire à la dure
» nécessité de rétorquer vos argu-
» mens, et de les tourner contre vous.
» Réparation d'honneur, dommages
» et intérêts, frais, affiche du juge-
» ment à cent exemplaires; voilà,
» malgré le respect que je vous porte,
» quelles seront mes conclusions. —
» Elles sont folles. — Modérées; écou-
» tez-moi.

» Me croyez-vous assez gauche
» pour produire un procès-verbal de
» je ne sais quel capitaine, lorsque je
» suis convaincu que Robert ne s'est
» pas embarqué sur le Voltigeur, et

» que je sais que vous en avez la
» preuve? Vous fournirai-je contre
» ma partie la plus terrible des armes?
» Non, monsieur, je ne fais pas de
» ces fautes-là. Je me borne à combat-
» tre les déclarations des deux filles
» enfermées, de milord All-is-bad et
» de M. Cammeron : et quoi de plus
» faciles? Ils attestent que ce jeune
» homme leur a dit se nommer Robert,
» et je ne conteste pas cela; mais de
» ce qu'il a dit être Robert, s'ensuit-il
» qu'il le soit? Ces femmes, milord et
» le prêtre ont-ils le moindre indice
» sur l'identité d'un personnage que le
» hasard a jeté dans leurs bras, loin
» de sa patrie, de ses parens, de ses
» connaissances, et qui a pris le nom
» qui lui a plu?

» Pour vous, monsieur, si je suis
» forcé de prononcer le vôtre au bar-
» reau, j'observerai, avec les égards qui
» vous sont dus, combien il est difficile

» que vous ayez reconnu à l'âge de
» vingt ans, un jeune homme qui n'en
» avait que dix quand vous l'avez
» quitté. Réfléchissez au changement
» qu'opèrent dix ans sur la taille, les
» formes, la figure d'un enfant, et
» dites-moi si votre témoignage est
» admissible. D'ailleurs, monsieur,
» vous êtes témoin unique, et vous
» connaissez le principe romain : *Tes-*
» *tis unus, testis nullus.*

» Et je vous demande bien pardon,
» monsieur, si en me conformant à ce
» qu'exigent de moi la probité et l'hon-
» neur, en me dévouant tout entier à
» mon client, et attaquant successive-
» ment les moyens développés dans
» votre mémoire, je ne peux me dis-
» penser d'observer que vous n'êtes mu
» que par un esprit de passion. — Vous
» oseriez penser..... — Permettez,
» monsieur! Pour éclaircir une ques-
» tion de droit, vous fouillez dans

» l'intérieur de votre adversaire! Vous
» l'attaquez dans ses mœurs! Vous fai-
» tes intervenir une sage-femme qui
» déclare que M. Dupont est soup-
» çonné de faire des enfans à sa gou-
» vernante. Quand cela serait, mon-
» sieur, ne vaut-il pas mieux qu'un
» homme libre vive avec une concu-
» bine qu'avec la femme de son pro-
» chain? et lorsqu'il a payé les frais
» de couches et satisfait l'accouchée,
» qu'a-t-on à lui reprocher? Mais je
» nie que M. Dupont se soit oublié à
» ce point. Je prétends qu'en voilant
» les faiblesses de cette fille, en la se-
» courant selon ses moyens, il s'est
» conduit d'après les principes d'une
» religion sainte et charitable; et je
» vous déclare, monsieur, que si vous
» refusez de transiger..... — Transi-
» ger avec des fripons! — Si vous
» refusez de transiger, si vous atta-
» quez la réputation de M. Dupont,

» nous attaquerons la vôtre. — Sor-
» tez, insolent! — L'une et l'autre sont
» intactes dans ce moment; le public
» restera indécis entre vous, et celui-
» là perdra la sienne, qui aura perdu
» le procès. Or, je viens de vous con-
» vaincre que vous le perdrez. — Faut-
» il que je vous fasse chasser? — Je
» me retire, monsieur, et je vais pré-
» senter requête motivée sur quatorze
» ans d'absence du jeune Robert, et
» tendante à faire adjuger à M. Du-
» pont la propriété absolue des biens
» de son épouse ».

De l'Oseraie, après avoir réfléchi à la tournure que l'avocat donnait à sa défense, sentit la difficulté de gagner cette cause et le danger de l'entreprendre. La réputation de Dupont était usurpée sans doute, mais elle existait; il fallait des faits positifs pour la renverser, et il n'y avait que des présomptions. De l'Oseraie, succombant, de-

vait perdre beaucoup de sa considération; et quel est l'homme capable de faire un tel sacrifice à l'amitié? J'avoue que je n'en connais pas.

L'intérêt que madame de l'Oseraie avait marqué à Robert, n'était que l'effet de sa condescendance pour son mari. Une certaine présomption, suite ordinaire des conquêtes faciles; l'insouciance, occasionnée par des projets toujours flatteurs et toujours renaissans, lui avaient inspiré pour ce jeune homme un éloignement décidé. Elle combattit le cœur de son mari de tout l'ascendant qu'elle avait sur lui; elle pressa, elle pria, elle lui fit promettre de ne plus s'occuper de cette affaire.

Cependant de l'Oseraie, sincèrement attaché à Robert, se le représentait innocent, enfermé, destiné à passer dans la captivité et l'infamie ses plus belles années, et peut-être le reste

de sa vie. Cette idée le poursuivait, l'affligeait. Placé entre un ami dont il était l'unique espoir, et une femme qu'il chérissait, et à qui il avait donné sa parole, il eût sacrifié une partie de sa fortune pour concilier ces deux sentimens, et faire triompher Robert sans se compromettre. Cependant il fallait plaider ou se taire : il ne voyait pas de terme moyen.

Il se rappela enfin que l'avocat avait parlé de transiger. Une transaction se fait sans éclat; et quelle que fût celle que voulait proposer la partie adverse, il en devait résulter plus ou moins d'avantages pour Robert. Il résolut de revoir cet homme, s'il n'avait pas encore présenté sa requête, et il lui écrivit un billet, qu'il eut grand soin de cacher à madame. Nos jolies femmes de Paris sont de petites souveraines, auxquelles on obéit par habitude, à qui on veut plaire par besoin,

et qu'on ne désoblige pas impunément.

L'avocat, en parlant à de l'Oseraie, avait observé sa contenance, sa physionomie, ses gestes, et il l'avait vu irrésolu, intimidé. Il ne doutait pas, ou qu'il laissât Dupont jouir en paix, ou qu'il cherchât à s'en rapprocher pour finir à l'amiable. Il n'avait eu garde de présenter une requête, dont il n'avait parlé que pour effrayer davantage; et le billet qu'il reçut ne l'étonna point..

Il se rendit au lieu que de l'Oseraie indiquait, bien loin de son domicile, de peur que madame n'eût connaissance de l'entrevue, comme si on savait quelque chose à Paris, même de ce qui se passe parmi les locataires de sa propre maison; mais les bons maris sont si bons!

» A quelles réflexions nouvelles » dois-je, monsieur, un rendez-vous » de la part d'un homme qui voulait

» me faire chasser de chez lui? —
» Monsieur l'avocat, nous nous som-
» mes échappés l'un et l'autre, et il
» me semble qu'en affaires il faut
» s'attacher aux choses, et non aux
» mots. — Monsieur, cette réparation
» me suffit, et me voilà à vos ordres ».
Il fallait que de l'Oseraie aimât bien
Robert, pour s'exprimer ainsi avec un
être qu'il méprisait complètement. —

» Vous m'avez pressenti, mon-
» sieur, sur une transaction, et j'ai
» cru qu'il peut être utile de connaître
» votre façon de penser à cet égard. —
» Monsieur, les circonstances sont un
» peu changées. Mon client, furieux
» de vos inculpations, me presse vive-
» ment d'agir, et je vous avoue que
» je suis très-embarrassé sur la ma-
» nière d'accorder ce que je lui dois,
» avec le désir de faire quelque chose
» qui vous soit agréable. — Mais en-
» core, monsieur, quelles sont les

» propositions que vous comptiez me
» faire? — Elles me paraissent main-
» tenant inexécutables. — Peut-être,
» monsieur. De grâce, détaillez-les-
» moi. — Je n'ai rien à vous refuser,
» monsieur.

» M. Dupont n'a pour héritiers
» que des arrrière-petits cousins qui
» demeurent dans le fond de la Bre-
» tagne, et qu'il n'a même jamais
» vus. Vous sentez qu'on tient peu à
» de tels parens. — Sans doute. — Ses
» biens propres sont plus que suffisans
» pour leur laisser quelque chose, et
» assurer à mademoiselle Desirée une
» existence heureuse et indépendante.
» — Après, après? — Je pensais donc
» qu'il pourrait reconnaître M. Ro-
» bert, avec d'autant moins de ré-
» pugnance, que vous affirmez posi-
» tivement que c'est bien lui, et que
» vous êtes incapable de vous jouer et
» de votre parole, et de la fortune des

» particuliers. — Vous me rendez jus-
» tice. — De son côté, M. Robert,
» par respect pour la mémoire de
» sa mère, et par attachement pour
» son époux, aurait laissé à M. Du-
» pont l'usufruit de sa fortune, pour
» sûreté de laquelle on lui aurait
» donné des hypothèques sûres. —
» Mais ces conditions me paraissent
» raisonnables. — N'est-il pas vrai?
» Votre ami est très-jeune. Il se serait
» occupé utilement quelques années
» encore, et il serait rentré dans ses
» biens, sans bruit, sans ces réclama-
» tions scandaleuses, qui ne servi-
» raient ici qu'à amuser un public tou-
» jours méchant, si vous persistiez,
» monsieur, dans votre premier des-
» sein.

» — Et qui empêche de revenir à
» ces idées sages, claires, qui conci-
» lient tous les intérêts, et qui sont
» très-préférables à un procès, dont

» l'issue est toujours incertaine? — Je
» vous l'ai dit, M. Dupont est fu-
» rieux. — Mais vous avez de l'as-
» cendant sur lui, puisqu'il vous a
» donné sa confiance. — Si vous sa-
» viez, monsieur, combien un vieil-
» lard entêté est difficile à ramener!
» — Vous avez tant de raisons à lui
» donner, tant de chances incertaines
» à lui mettre sous les yeux! — Mais
» vous ne pensez pas, monsieur, aux
» démarches, aux allées, aux venues,
» que cet arrangement nécessite; aux
» moyens qu'il faut classer dans sa
» tête, pour les développer avec
» adresse; combien, pour persuader,
» il faut joindre d'éloquence à la soli-
» dité du raisonnement. — Croyez-
» vous, monsieur, qu'il faille tout
» cela? — Oui, monsieur, je le crois,
» et alors il faut que je néglige mon
» cabinet, que je remette à quinzaine,
» et peut-être à un mois, des affaires

» prêtes à passer. — J'entends, mon-
» sieur, vous désirez une indemnité.
» — Il me semble, monsieur, qu'elle
» m'est due. — Et quelles seraient vos
» prétentions, si..... — Vous savez,
» monsieur, qu'un avocat ne fixe ja-
» mais ses honoraires. — Il me paraît
» que cent louis.... — C'est peu; mais,
» je le répète, nous ne taxons jamais.
» — Observez, monsieur, que cent
» louis, qui ne vous suffisent point
» pour un mois, feraient supposer que
» votre profession vous rapporte plus
» de trente mille livres par an; et votre
» mise annonce.... — C'est par le talent
» et la probité que brille un avocat,
» et le temps employé en toilettes est
» un larcin à ses cliens. J'avoue cepen-
» dant que mon cabinet ne me vaut
» pas trente mille francs; mais vous
» sentez, monsieur, qu'une affaire
» majeure doit dédommager de beau-
» coup de petites causes, qui occu-

» pent sans rapporter. — Hé bien, trou-
» vez-vous que quatre mille francs....
» — Je n'ai plus rien à objecter,
» monsieur. Je verrai M. Dupont,
» et je ferai ce qui sera en moi pour
» terminer à votre commun satis-
» faction ».

L'avocat avait eu une furieuse envie d'abuser de la facilité de M. de l'Oseraie, et de le pressurer au moins autant que Dupont; mais son caractère lui en imposait, et il n'avait pas même pensé à prendre ses sûretés; il sentait que la parole de l'un valait au moins le billet de l'autre : hommage involontaire que le vice rend toujours à la probité.

Il arrive chez Dupont, troublé, hors d'haleine, jouant l'affliction, le désespoir. Dupont s'inquiète, Desirée s'alarme; l'avocat s'explique.

Il n'a pas vu son client depuis quelques jours, parce qu'il a tout préparé

pour

pour l'attaque ou la défense; mais un incident nouveau, imprévu, terrible, déjoue toutes ces manœuvres, et rend un accommodement indispensable. Une femme, employée à la lingerie de Bicêtre, autrefois repasseuse chez madame Robert, a entendu nommer son fils. Elle l'a vu, elle lui a parlé, elle l'a interrogé, elle l'a reconnu à une brûlure à l'épaule gauche, qu'elle baisait en l'habillant, en le déshabillant pendant son enfance. Robert a envoyé cette femme chez M. de l'Oseraie; ils se sont concertés, ils vont se réunir, et ces deux témoins enleveront à M. Dupont les deux tiers de son bien. L'avocat propose la transaction convenue entre lui et M. de l'Oseraie, et Dupont l'envoie au diable.

Point d'arrangement. L'avocat lui a garanti l'excellence de sa cause, il a reçu cinquante louis, il faut qu'il plaide. Qu'importe le dire de cette re-

passeuse? Que signifie une brûlure sur l'épaule droite ou l'épaule gauche? On brûle tous les jours des enfans en nourrice. Et puis, ce fripon-ci aura eu, n'importe comment, des renseignemens positifs sur la famille Robert, et il se sera rendu justice, en se faisant marquer d'un fer chaud par un autre coquin de son espèce. Voilà ce que doit dire, ce que doit crier l'avocat des mauvaises causes, lorsqu'il sait son métier, et surtout qu'il se fait payer aussi cher. Enfin une ouvrière de la lingerie de Bicêtre ne doit pas être incorruptible, et on la corrompra.

Dupont peut d'autant moins se prêter à un arrangement, qu'il se propose de finir honorablement avec Desirée. Cette pauvre petite l'aime passionnément, et veut tenir à lui de plus près que par les simples liens du cœur. Elle exprime le vœu bien naturel de jouir enfin des douceurs de la maternité. Le

père de ses enfans partage le même désir, et veut rendre à leur mère une justice tardive et bien méritée. Il ne se laissera donc pas dépouiller d'un bien nécessaire à l'existence d'une famille nombreuse. Que Robert travaille, si on ne peut l'envoyer aux galères! Qu'est-il, après tout, que le fils d'une femme épousée par des vues d'intérêt? Balancera-t-il les droits des enfans de l'amour?

Tel est le résumé du discours de Dupont. Il demanda son consommé, son perruquier, et annonça qu'il prendrait un fiacre, pour aller à l'instant même trouver la repasseuse, faire briller l'or, la gagner. L'avocat, interdit, le regarde la bouche ouverte; la parole expire sur ses lèvres; il ne sait comment se tirer de ce pas difficile.

Un homme comme lui ne pouvait être long-temps embarrassé. Il proposa à Dupont de l'accompagner à

licêtre, sans autre but que de l'écarter de la lingerie par quelque stratagême qu'il chercherait, et qu'il comptait bien trouver en route. Dupont lui répond qu'il n'a besoin de ses services qu'à l'audience, et que partout ailleurs il saura bien faire ses affaires lui-même. L'avocat le quitte de très-mauvaise humeur, parce que rien n'en donne autant à un fripon, que la certitude de voir sa fourberie découverte. Il sort, il marche, il invoque son imagination toujours fertile, et son génie, heureux ou malfaisant, lui suggère un échappatoire qu'il saisit avec ardeur, avec enthousiasme.

Il mangeait ordinairement dans une gargote, rue de la Huchette, confondu avec l'écrivain famélique de la grand'salle, le porteur d'eau et le commissionnaire du coin, et parfois l'escroc et le filou, lorsqu'ils n'avaient pas de quoi dîner ailleurs. Le gargo-

tier était un sot soumis à sa femme, et n'ayant d'autre talent que de faire de détestables sauces. Madame avait commencé par être ravaudeuse; elle avait ensuite été entretenue par des huissiers qui l'avaient passée à leurs recors, des bras desquels elle était tombée entre ceux du public crapuleux. Comme elle avait de l'ordre, elle avait économisé, en dix ans, une centaine de pistoles, et M. Fricoteau l'avait trouvée un excellent parti. En effet, personne ne s'entendait comme elle à faire du bœuf à la mode avec du cheval, et du vin blanc avec du poiré.

Elle avait su prendre dans tous les temps un air de décence qui la faisait passer, loin de son quartier, pour une bonne fortune; et quand elle n'était pas enluminée par un poisson d'eau-de-vie, on découvrait encore des traces de beauté à travers les ri-

des qui commençaient à sillonner son visage.

L'avocat arrive chez elle en courant. « Marguerite, cent louis à ga» gner, à condition que tu me nourri» ras gratuitement pendant un mois »! Marguerite, qui les gagne à peine en deux ans, saute au cou de l'avocat, l'appelle son cher petit, son mignon, et colle à ses lèvres ses lèvres décolorées. L'avocat lui fait sa leçon, la lui répète. Marguerite l'a compris d'abord : elle était digne d'être sa femme.

Il lui aide à faire une espèce de toilette; il court chercher un fiacre; il promet douze francs au cocher, s'il arrive à Bicêtre en trois quarts-d'heure. Le cocher répond de ses rosses; Marguerite reçoit le salaire en dépôt; elle part au galop d'un cheval boiteux et d'une jument aveugle.

Dupont, sûr de trouver sa repasseuse, n'avait pas mis la même rapi-

dité dans sa course. Il aimait mieux arriver une demi-heure plus tard, et dépenser six francs de moins.

Marguerite n'était pas du tout étrangère au local et aux usages de Bicêtre. Plusieurs de ses amans étaient devenus commensaux de la maison, pour avoir soufflé des exploits : mauvaise habitude des huissiers d'alors, qui s'est communiquée, dit-on, jusqu'aux huissiers de nos jours. Marguerite avait conservé quelques relations avec certains porte-clefs qui dînaient économiquement chez elle, quand ils allaient faire les messieurs à Paris; en conséquence, elle pouvait les appeler par leur nom, en obtenir un coup-d'œil de bienveillance, aller et venir partout sans être observée; ce qui suffisait pour entretenir l'erreur de Dupont, et en tirer parti.

Il descend lentement de sa voiture. Il entre; on lui demande ce qu'il veut.

« Voir Bicêtre ». Et on voit Bicêtre comme la Morgue, les Petites-Maisons, et autres Spectacles dont se contentent ceux qui ne peuvent pas payer un billet chez Nicolet.

Marguerite, qui se promenait aux environs de la porte d'entrée, aperçoit un petit vieillard, aux jambes torses, au ventre en pointe, aux sourcils épais, à la face rubiconde. Il porte une perruque à bourse, un habit de ratine marron, à boutons d'or, à doublure de satin vert-pomme; et dans les plis se perd la poignée d'une épée à monture d'argent, dont la lame n'est jamais sortie du fourreau. » Voilà mes cent louis, dit Margue- » rite ».

Elle s'approche avec l'air d'honnêteté qu'elle affecte à propos, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Elle débute par une revérence, qui dispose toujours favorablement celui

qui n'a pas de soupçons, et elle propose de conduire monsieur à la lingerie, qui est, dit-elle, la plus belle chose du monde.

Dupont ne sait trop que répondre. Ce n'est pas la lingerie qu'il veut voir, mais une lingère dont il n'a pas pensé à demander le nom à l'avocat : on ne saurait penser à tout.

Il balbutia, biaisa; il en vint assez gauchement à parler de l'administration de cette lingerie, du nombre des sujets qui y étaient employés, des qualités requises pour l'admission; et Marguerite, après lui avoir fait l'histoire de cinq à six femmes qu'elle n'avait jamais vues, dont elle n'avait pas même entendu parler, s'étendit sur les infortunes d'une ancienne repasseuse, très-honnête, qui gémit d'être obligée de vivre dans une telle maison, mais qui espère en sortir bien-

tôt, par le produit infaillible d'une découverte importante.

De l'intérêt avec lequel elle s'exprime sur l'intéressante repasseuse, Dupont conclut qu'elle doit être la repasseuse elle-même; et on lui répond, avec un sourire modeste, qu'il ne s'est pas trompé.

Il amène la conversation sur le fond du métier, sur ses avantages et ses inconvéniens, sur les bonnes et mauvaises pratiques. Madame Robert est nommée entre cinquante autres par Marguerite : on ne parle plus que de madame Robert.

En parlant de la mère, on en vint naturellement au fils. La repasseuse plaignit le sort d'un jeune homme en butte à des persécutions qui n'ont pour objet que la spoliation de ses biens. Elle parla avec amertume et mépris de la conduite d'un beau-père barbare, qui outrageait dans Robert

la mémoire d'une épouse dont il n'avait reçu que des marques d'amour. Cette sortie violente devait affermir la crédulité de Dupont; et en effet il trembla de ne pouvoir désarmer la vertu qui se vouait aussi énergiquement au soutien de l'innocence.

Il se garda bien de se déclarer. Il se donna pour l'agent de ce beau-père, dont il s'efforça de justifier les procédés. Il prouva, à sa manière, que Robert n'était qu'un imposteur; et ses preuves devaient être trouvées bonnes par Marguerite, qui voulait enfin se laisser dissuader. Elle déclara que si les choses étaient ainsi..... si réellement on tendait un piége à un honnête homme....., si elle avait cru trop légèrement à des apparences trompeuses, elle abandonnerait ce petit coquin à son sort,..... pourvu toutefois que la reconnaissance du beau-père la mît en état de monter

un petit négoce à Paris, et d'y mener une vie douce.

Dupont parla de vingt-cinq louis. La repasseuse observa qu'on ne peut faire avec cela qu'un commerce d'allumettes. Dupont proposa de doubler la somme, et la repasseuse répondit que M. de l'Oseraie envisageait la chose sous un autre point de vue que le beau-père; qu'il prenait ouvertement la défense de Robert, qu'il avait des manières très-engageantes, et que, pour une bagatelle, on ne se sépare pas d'un homme aussi généreux que respectable. Dupont fronça le sourcil; mais il allait en passer par ce que lui prescrirait Marguerite, lorsqu'une scène inattendue changea la position de tous les personnages.

Un homme assez bien mis aborda les deux interlocuteurs. « J'ai, je » crois, l'honneur de parler à M. Du» pont? — Oui, monsieur, répondit

» celui-ci, après avoir un peu hé-
» sité. — Vous, ma mie, vous êtes
» bien Marguerite Fricoteau, de la rue
» de la Huchette. Suivez-moi tous les
» deux. — Mais, monsieur.... — Pas
» de mais. — Un homme comme moi...
» — A la garde ». Et la garde s'ap-
proche, et l'inconnu tire un bâton d'exempt; et Dupont et Marguerite sont remis dans les voitures qui les ont amenés, et devant et à côté d'eux sont placés des messieurs qui ne leur permettent pas de faire le moindre mouvement.

On descend à l'hôtel de la police. L'avocat y entrait, bien accompagné, et M. de l'Oseraie y arrivait dans sa voiture.

Comment ces fripons se trouvent-ils rassemblés là? Par quelle raison de l'Oseraie y est-il lui-même? C'est ce que je vais vous apprendre.

Vous savez déjà que Fricoteau n'était chez lui que le premier animal domestique. Il allait et venait, parlait ou se taisait, agissait ou non; on n'y faisait pas plus d'attention qu'au merle de madame.

En retournant la casserole, il avait remarqué la conférence particulière de sa femme avec l'avocat. Il n'avait pas eu l'indiscrétion de s'approcher; mais comme la curiosité est presqu'inséparable de la sottise, il prêtait une oreille attentive. La sottise entend mal; cependant Fricoteau avait fort bien compris que sa femme allait gagner cent louis, n'importe comment; et lorsqu'elle fut partie, il se mit à rire, à chanter, et à sauter dans sa salle enfumée.

Un traiteur qui chante et qui danse au milieu des dîneurs, au lieu de les servir, est une chose assez nouvelle. Le plus grand nombre le regardait,

s'étonnait et riait; mais un homme qui faisait semblant de dîner, lui demanda quel était le sujet de cette joie extraordinaire. Fricoteau répondit, en multipliant ses gambades, que Marguerite allait gagner cent louis. Cent louis, gagnés en une heure par Marguerite, devaient fixer l'attention de quelqu'un qui n'était pas là pour manger. Les questions se succédèrent. Fricoteau parla de Bicêtre, de fers à repasser, d'un pont d'osier, de l'avocat Goulin; et personne ne comprit rien à son galimatias. Cependant l'homme en question jugea, au nom seul de l'avocat, qu'il s'agissait de quelque friponnerie; et toujours interrogeant, toujours versant à Fricoteau, il comprit enfin qu'il fallait que Marguerite arrivât promptement à Bicêtre, et passât ventre à terre sur un pont de la rue S.t-Louis. Or, comme il n'y a pas de pont dans la rue S.t-Louis,

que pour aller du quartier du Palais à Bicêtre, on ne passe pas par la rue S.t-Louis, notre homme pensa que ce pont pouvait désigner la dupe qu'on allait faire. Il paya le mauvais vin auquel il n'avait pas touché; il courut prendre son cabriolet, caché aux environs de la gargote, et il se rendit en toute diligence dans la rue Saint-Louis.

Le consommé ne s'était pas trouvé prêt, le perruquier s'était fait attendre, et mademoiselle Desirée mettait Dupont dans son fiacre, lorsque le cabriolet arriva. Il n'y avait pas de raison pour observer cette voiture plutôt qu'une autre; mais quelques mots à l'oreille du maître, prononcés d'un air de mystère par la gouvernante, déterminèrent l'observateur. Il suivit le fiacre, et trouvant un moment favorable, il fit entrevoir au cocher le bout d'ivoire de son bâton, et lui demanda

s'il savait qui il conduisait. « Monsieur » Dupont. — D'où le connais-tu ? — » Oh! il est connu de tout le Marais. » — Où le mènes-tu ? — A Bicêtre ».

L'exempt ne trotte plus, il vole. Il descend chez le commissaire du quartier. Il comptait simplement envoyer une note à la police, et demander du monde : il apprend et les prétentions de Robert, et son emprisonnement, et l'intérêt que M. de l'Oseraie prend à ce jeune homme. Il proteste au commissaire que M. de l'Oseraie est incapable de protéger un imposteur; qu'il doit y avoir ici complication de friponnerie; que cette affaire a été jugée bien précipitamment, et qu'on ne peut trop se hâter de la soumettre aux lumières de monsieur le lieutenant de police. Le commissaire, susceptible d'une erreur, mais toujours disposé à la reconnaître, ne balance pas, et part. Son chef exa-

mine les pièces, réfléchit, suspend son jugement, fait prier M. de l'Oseraie de passer à l'hôtel, et n'hésite pas à s'assurer de l'avocat, déjà perdu dans l'opinion publique. Le reste vous est connu.

Les détenus parurent d'abord séparément, selon l'usage. Dupont, interrogé sur les qualités de la femme avec qui on l'avait arrêté, répondit qu'elle était attachée à la lingerie de Bicêtre; interpellé de déclarer ce qu'il avait de commun avec cette lingère, ne sut que répondre.

Marguerite, déjà très-mal notée à la police, fut sommée très-brusquement, et avec menaces, d'avouer ce qui l'avait déterminée à faire la lingère. Elle répondit que c'étaient les instances de l'avocat Goulin, dont elle ignorait le but.

Goulin, interrogé à son tour, nia les imputations de Marguerite. Mar-

guerite, confrontée à Goulin, et placée entre la Salpêtrière et la vérité, répéta mot à mot ce que lui avait dit l'avocat.

Dupont, confronté aux deux autres, intimidé par l'air sévère du magistrat, et vivement poussé, avoua une partie de ses manœuvres. On lui opposa les dires et les attestations dont M. de l'Oseraie était porteur, et il fut forcé d'avouer le reste.

Le commissaire alla prendre chez lui le procès-verbal du capitaine du Voltigeur, et chez l'avocat, le billet conditionnel de quatre mille huit cents livres. Le faux de la première pièce fut prouvé par les extraits des registres de Lorient; la seconde prouvait la vénalité et la connivence de l'avocat avec Dupont. Ce billet, la séduction employée par lui pour faire escroquer cent louis par Marguerite,

formèrent les charges d'un procès verbal.

Autre procès-verbal contre madame Fricoteau, qui a été sciemment l'instrument de l'escroquerie.

Troisième procès-verbal contre Dupont, convaincu de faux, de subornation de témoin, et de l'intention avouée de se défaire, par toutes sortes de moyens, d'un jeune homme qui l'inquiète.

Ordre expédié à Lorient d'arrêter le capitaine et son second. Enfin allait intervenir jugement du lieutenant de police, qui renverrait les coupables par-devant messieurs du Châtelet.

Il ne restait plus qu'à savoir ce qu'était réellement celui qui se disait Robert. Le témoignage de de l'Oseraie était d'un grand poids : cependant, comme la décision de cette question n'était pas du ressort de la police, il fut encore décidé de la renvoyer aux

juges qui devaient en connaître, après toutefois avoir ordonné l'élargissement du soi-disant Robert.

Dupont tremblant, désolé, désespéré, se repentait et demandait grâce. Il offrait de reconnaître Robert, de lui rendre ses biens sans condition, pourvu qu'on ne donnât pas de suite à une affaire dont il ne pouvait plus se dissimuler les dangers.

De l'Oseraie triomphait. Il touchait au moment de recueillir le prix de ses démarches et de ses soins. Cependant, quoiqu'il sentît que Dupont ne valait pas mieux que Marguerite, Goulin et le capitaine, il voyait avec peine celui qui avait été l'époux de la mère de son ami, exposé à une peine capitale. Il représenta au lieutenant de police, qu'il ne pouvait déshonorer Dupont sans que sa honte réjaillît sur Robert; que cette faute était la seule qu'on pût reprocher à cet homme;

que son aisance était le garant de sa conduite à venir, et que la société n'est intéressée à rejeter de son sein que ceux qui, par leur position, doivent continuer à la troubler; que la justice se relâche quelquefois de sa sévérité, lorsqu'il en résulte un bien, et qu'ici, avec de l'indulgence, on rétablirait un opprimé dans ses droits. De l'Oseraie reproduisit les certificats qu'il avait tirés de Rouen, d'Écosse et d'Angleterre. Il fit sentir au lieutenant de police, que bien qu'aucune des signatures ne pût répondre de l'identité, il était évident, qu'un même individu avait parcouru toutes ces contrées; qu'on le suivait pas à pas jusqu'à son arrivée à Londres, où lui, de l'Oseraie, affirmait, sur son honneur, l'avoir parfaitement reconnu. « C'est parce » que ces preuves sont insuffisantes » devant les tribunaux, ajoutait-il, » que vous devez vous faire un mé-

» rite de corriger l'inflexibilité de la
» loi. Qu'avez-vous à faire pour être
» juste? Vous taire, et laisser agir Du-
» pont. Pas une démarche, pas un
» écrit de votre part qui puisse vous
» compromettre. Qu'avez-vous, d'ail-
» leurs, à répondre à Dupont, qui dé-
» clare qu'il a été trompé, qne de nou-
» velles lumières l'ont éclairé, qu'il
» renonce à ses poursuites, et qu'il re-
» connaît Robert? Le procès-verbal du
» capitaine inculpe-t-il réellement un
» homme qui a pu le croire vrai, et à
» qui on ne saurait faire un crime de
» n'avoir pas été fouiller dans les regis-
» tres de l'amirauté de Lorient? Que
» reste-t-il donc à sa charge, rigoureu-
» sement parlant? Son entrevue avec
» cette lingère, qui n'est qu'un fait de
» police, que vous pouvez laisser tom-
» ber dans l'oubli ». Le magistrat pa-
raissait ébranlé.

Robert était libre, et celui qui l'a-

vait fait élargir, l'avait instruit de ce qui se passait à la police. Son premier mouvement fut à la reconnaissance. Il accourut, pressé du désir d'embrasser son ami. La scène fut vive, touchante, franche surtout. Le lieutenant de police se sentit ému, et l'homme de bien ne résiste pas à son cœur. Cependant celui-ci, toujours prudent, parla à Robert, et lui fit cent questions auxquelles il ne pouvait être préparé. Le jeune homme répondit à toutes, sans hésiter, et avec ce ton de vérité qui persuade toujours. Le magistrat enfin félicita de l'Oseraie sur sa conduite, sa persévérance, et leurs suites heureuses. Il ordonna qu'on relâchât Dupont, et que l'on conduisît les autres en prison.

De l'Oseraie et Robert n'étaient pas sans un reste d'inquiétude. Dupont, maître de lui, pouvait ne pas tenir ce qu'il avait promis. Le bonhomme ne pensa pas même qu'il lui fût possible

et que la dame de ses pensées actuelles irait rêver à lui vis-à-vis le théâtre *des grands Danseurs du Roi:* ainsi point de recommandations à faire au porteur de la séduisante épître; nulle précaution à prendre par lui. Le lourd Auvergnat entre, demande madame.... je ne sais plus son nom; le mari allonge le bras, prend la lettre; le commissionnaire se retire.

Il est permis aux époux du Marais de décacheter les lettres de leurs épouses. Celui-ci ouvre.... Il se frotte les yeux; il croit avoir mal lu; il relit, il pâlit, il rougit. Il voit que s'il n'est pas.... ce que vous savez, il s'en faut de si peu de chose, mais de si peu de chose!.... et personne n'aime cela.

Il envoie un petit drôle très-intelligent, et déjà assez discret pour qu'on lui donnât sans crainte de la chicorée à moudre au lieu de café; il l'envoie au corps-de-garde de l'Arcade Saint-

Jean, chercher trois ou quatre camarades d'élite. Le petit drôle les trouva faisant une partie de piquet-voleur, qu'ils avaient beaucoup de peine à quitter. Cependant, quand ils comprirent qu'il s'agissait de l'honneur du corps, ils laissèrent les cartes et le poste, et suivirent le garçon limonadier aussi lestement que le leur permit une petite épée qui leur battait dans les jambes, parce qu'ils ne la portaient qu'*aux bons jours seulement*.

Le punch au rum n'était alors connu qu'au café de la Régence; ainsi le confrère ne put offrir qu'une terrine d'eau-de-vie brûlée, qu'il vit accepter avec une satisfaction particulière, parce qu'il savait qu'il est nécessaire de monter les têtes pour leur faire embrasser des intérêts qui ne sont pas les leurs.

La terrine vidée, et messieurs les gardes ne voyant plus rien que leur petite épée ne dût emporter, le con-

frère se fit porter par eux à son entresol, où il exhiba et lut la lettre de Robert, qui mit messieurs dans une colère épouvantable.

« La chose serait inouie dans notre » corps! s'écria l'un. Perdons plutôt, » s'écria l'autre, notre drapeau de » taffetas blanc, toujours neuf, quoi- » qu'il soit de 1701. Perdons plutôt, » s'écria le troisième, nos charges qui » nous coûtent cent pistoles, et qui » nous donnent le droit de porter un » habit galonné, des bas de soie rouge, » et un plumet blanc dans le chapeau. » Ne perdons rien, s'écria enfin le » limonadier; empêchez-moi seule- » ment de gagner ».

On se consulte sur les moyens à employer dans une conjoncture aussi délicate, et après bien des débats on arrête un plan admirable. Le plus savant répond à Robert, et le billet est confié au petit drôle, qu'on veut faire

jurer d'être fidèle, et qui réplique que cela n'est pas nécessaire, parce que madame lui donne des soufflets, et monsieur des pièces de six blancs.

Le conseil de guerre rassuré par cette réponse, le petit drôle part, et trouve Robert attendant son Auvergnat, qui ne revenait point, parce qu'il avait rencontré un arrivant de la *Limagne*, avec qui il parlait du pays, le verre à la main.

Robert, en extase, lisait, relisait le billet de sa belle. Il y avait bien par-ci par-là quelques fautes d'orthographe et de langue, mais son amour-propre ne lui permettait pas de s'y arrêter : notre dernière conquête n'est-elle pas toujours la plus flatteuse? Voyons-nous les défauts d'une femme qui ne s'est pas encore donnée? Dans l'excès de sa joie, Robert donna un louis pour boire au petit commission-

naire, et le chargea d'annoncer à madame qu'il marchait sur ses pas.

Robert se pare comme si vraiment il allait être le marié. Il parfume à l'eau de lavande chemise, mouchoir, et peut-être quelque chose encore : dans ce temps-là on mettait tout à l'eau de lavande, témoin le café de madame Geoffrin (*).

Il sortait, se balançant le corps avec grâce, caressant d'une main la pomme de son épée, jouant de l'autre avec un énorme bouquet; et le premier individu qu'il rencontre, est le petit drôle, qui l'aborde avec franchise, et qui lui dit : « Madame me donne » des taloches, et monsieur de l'ar- » gent; il était raisonnable que je » prisse parti pour monsieur; mais » monsieur ne m'a encore donné que » quatre livres dix sous en quatre mois

(*) Allusion à un très-joli conte de M. Guichard.

» et demi; et vous m'avez donné un
» louis en une minute : il m'a paru
» juste de me tourner du côté de ce-
» lui qui paie le mieux, et je suis re-
» venu sur mes pas. — Je ne te com-
» prends pas. — Vous allez me com-
» prendre. Le billet que je vous ai
» apporté n'est pas de madame. —
» Bah! — Non, monsieur. Il est d'un
» garde de la ville..... — Et qu'a de
» commun ce garde?..... — Madame
» était sortie, et votre lettre a été reçue
» par le mari. — Ah! diable. — Il m'a
» envoyé chercher trois camarades,
» dont le plus petit a au moins qua-
» tre pieds onze pouces. Ils sont ar-
» més jusqu'aux dents, et ils vous at-
» tendent pour vous faire une opéra-
» tion..... — Quelle opération, mon
» dieu? — Je ne sais trop comment ils
» la nomment; mais il s'agit de retran-
» cher quelque chose..... — Je n'irai
» pas. — Vous ferez bien. — Que j'aie

» été exposé à cet accident pour la fiancée de M. Corambé, pour une » princesse, passe; mais pour la femme » d'un garde de la ville, ma foi, ce » serait trop fort ». Il donne un second louis au petit drôle, qui s'en va en chantant; et Robert se rappelant et madame de Chedeville, et Zilia, Robert frémissant des dangers nouveaux auxquels l'avait exposé sa liaison imparfaite encore avec sa limonadière, renonça une dixième, une vingtième fois au beau sexe, et se flatta de l'oublier chez son libraire, en s'occupant exclusivement de son ouvrage, de ses gravures, de ses vignettes et de ses fleurons. Vains projets! On vous gronde, on vous querelle, on vous maudit, mesdames, et on revient à vous.

Messieurs les gardes avaient fait toutes leurs dispositions, et ils attendaient avec impatience le moment de

donner un exemple terrible, propre à assurer à chacun sa propriété. Le petit drôle vint leur annoncer que le monsieur avait deviné le piége à la fermeté des caractères, à l'énergie du style, et qu'il avait déclaré n'avoir aucune envie d'un tête-à-tête masculin.

Messieurs les gardes jurèrent comme s'ils eussent été soldats; ils remirent dans le fourreau leur rouillarde, qu'ils avaient aiguisée sur les chenets, sur les pincettes, sur le cul de la terrine vide; et poussés à la fois par la liqueur spiritueuse, par la jalousie, par une fureur martiale, ils proposèrent de former, sous le titre de *retrancheurs*, une association où seraient admis tous les maris de France, et dont ils seraient, eux, les grands dignitaires, en leur qualité de fondateurs. Il ne s'agissait de rien moins que de proscrire *portion* de tous les jeunes gens

qui

ble de revenir sur sa parole : il se laissa conduire. L'acte fut rédigé, signé; et Robert, qui, deux heures auparavant, n'était propriétaire que de *la Morale par Alphabet*, se trouva riche de douze mille livres de rente, qu'il ne devait qu'à la sage lenteur de son ami.

CHAPITRE III.

Le Libraire et l'Académie.

De l'Oseraie voyait avec plaisir que la position nouvelle de Robert le dispensait de le reprendre chez lui. Il sentait que la présence continuelle d'un homme qui ne plaît pas à madame, doit influer sur l'harmonie d'une maison. Il se félicitait de pouvoir accorder ce qu'il devait à l'amitié, avec les égards dont il était incapable de s'écarter envers sa femme.

Il donna à Robert d'excellens conseils sur la manière de conserver sa fortune et de se conduire dans le monde. Il l'engagea à travailler, parce qu'à vingt-trois ans, disait-il, il faut faire des folies ou des fautes, quand on ne s'occupe pas utilement. Il lui

promit de le placer avantageusement, et il l'invita à le venir voir souvent *dans ses bureaux.*

La première chose que fit Robert, fut d'oublier ce que de l'Oseraie venait de lui dire. Il alla se mettre en possession de ses biens, et il eut raison. Il demanda des avances à ses fermiers, et il n'eut pas tort, parce qu'il n'avait pas un sou, et qu'il devait à son ami; mais il ne compta pas avec lui-même; il dépensa d'abord sans réflexion, selon ses fantaisies, et voilà ce qu'il ne fallait pas faire.

Dans les intervalles d'une jouissance à une autre, M. Robert revoyait son manuscrit, changait quelques tournures de phrases, créait un paragraphe, et finit par se croire l'auteur de la Morale par Alphabet. Il tenait plus que jamais à son projet d'entrer à l'académie, parce qu'il faut qu'un homme aisé fasse quelque chose, que les fonc-

tions d'académicien n'ont rien de pénible, et que ce titre, mérité ou non, donne du relief dans le monde.

Il voyait de l'Oseraie une fois ou deux la semaine. Il écoutait peu, parlait beaucoup, ne disait rien, et faisait ses visites courtes. De l'Oseraie lui proposa une place qu'il lui avait ménagée à la cour d'Espagne. Cette place devait changer des habitudes qui n'étaient pas encore enracinées; elle était agréable et facile à remplir : Robert répondit sèchement qu'il se plaisait à Paris, qu'il ne s'accommoderait pas de la gravité espagnole; il fit trois ou quatre pirouettes, sortit, et ne reparut pas.

Quand il crut avoir mis la dernière main à son ouvrage, il envoya chercher un libraire lettré : on en trouvait alors plusieurs à Paris. Je ne sais si aujourd'hui.... Il présenta son manuscrit avec la confiance d'un auteur

qui croit avoir fait un chef-d'œuvre. Le libraire en lut quelques articles, se frotta le front un moment, comme un homme qui cherche à se rappeler quelque chose; mais sa mémoire le trahissant, il crut s'être trompé, et il entra en matière.

« Que veut faire monsieur de ce » manuscrit? — Parbleu, monsieur, » je veux le faire imprimer. — J'en- » tends cela, monsieur; mais à quelles » conditions? — Je vous avoue que » cet ouvrage est mon début, et que » je n'ai pas d'idées des conditions » usitées. — Je vais vous mettre au » courant, monsieur. Quand un livre » porte le nom d'un homme célèbre, » nous l'achetons. Bon ou mauvais, » la première édition se vend. Quand » un livre est fait par un auteur avan- » tageusement connu, nous l'ache- » tons encore, mais moitié moins. » Quand l'auteur est tout-à-fait ignoré,

» nous n'achetons pas, parce que
» nous ne devons pas payer son in-
» troduction dans le monde littéraire,
» mais profiter plus tard de sa répu-
» tation, s'il s'en fait une. Voilà les
» principes généraux de notre com-
» merce. — Hé bien, monsieur, vous
» n'achèterez pas. J'ai de l'argent,
» ainsi..... — Un moment, monsieur.
» Si vous m'offriez un roman, un
» poëme un peu leste, une critique
» gaie et mordante, je hasarderais les
» frais d'une édition; mais un ouvrage
» moral! vous devez savoir, mon-
» sieur, que le public ne veut pas de
» cela, et par conséquent je ne peux....
» — Allons, allons, je paierai l'édi-
» tion. — Beau papier? — Vélin. —
» Caractères? — Ce qu'il y a de mieux:
» je ne sais comment vous les appe-
» lez. — Un frontispice? — Qu'est-ce
» que c'est qu'un frontispice? — C'est
» une gravure en tête d'un ouvrage.

» — Oui, des gravures partout. — » Des fleurons, des vignettes? — Oui, » oui. — Faits par les meilleurs maî- » tres? — Sans doute. — Vous mettez » votre nom? — Comment, si je le » mets! Robert, Robert, entendez- » vous, en lettres majuscules, très- » majuscules, monsieur. — Y joignez- » vous quelque qualité? — Aspirant » à l'Académie Française. — Permet- » tez-moi, monsieur, de vous obser- » ver que l'usage n'est pas..... — Pas » d'observations, je ne les aime pas, » et je me mets au-dessus de l'usage.

» — L'ouvrage tiré à combien? — » Comment, tiré? — Oui, à quel nom- » bre d'exemplaires? — A dix mille. » — Mais, monsieur, c'est beaucoup » trop. — Non, monsieur, ce n'est » pas trop. J'en donnerai à toute la » France. — Trouvez bon que je ré- » fléchisse un moment. — A quoi? — » A ce que coûtera cette édition. —

» Qu'importe ? — Pardonnez-moi, » c'est très-important ».

Le libraire tire son crayon, calcule, suppute, efface, rétablit, ajoute, augmente, et trouve enfin un total de quarante mille francs, sur lesquels vingt mille seront payés comptant, et le surplus en effets à six mois, endossés par gens connus.

Robert se récrie; le libraire insiste. Le premier marchande, le second tient ferme. Robert a le bon esprit de réduire son édition, toujours bataillant avec le libraire, à six mille, à cinq, à trois, et enfin à deux cents exemplaires. Il s'arrange pour le prix, et passe une partie de son temps à presser dessinateurs, graveurs, imprimeurs : c'est le temps de sa vie qu'il a jusqu'alors employé le moins mal.

Il regardait ses courses et ses soins comme un travail important, et il trouvait tout simple de se procurer des

délassemens. L'argent qu'il avait reçu de ses fermiers diminuait sensiblement; il se rappelait l'état de misère où il était plusieurs fois tombé, et il sentait la nécessité de renoncer aux plaisirs dispendieux.

Il lui en fallait cependant. L'amour se faisait entendre d'une manière très-prononcée. C'est en effet, à cet âge, le premier besoin de la vie, et le plus doux à satisfaire, celui qu'on regrette plus tard de ne plus éprouver, et dont on aime à se souvenir, tant que le cœur conserve un reste de sensibilité. Habitué aux jouissances faciles, Robert avait essayé de l'amour qu'on achète, et l'illusion n'avait duré qu'un moment. Il s'était senti humilié de n'obtenir qu'à prix d'or ce que méritaient sa jeunesse, sa beauté et ses grâces. Il pensa qu'une liaison décente lui était nécessaire, et qu'une femme jolie, spirituelle, enjouée, remplirait ces

momens de vide si fréquens et si durs pour l'homme qui a douze mille livres de rente, et même pour celui qui en a cent.

Il se rappela la limonadière de la rue S.t-Louis, et laissant de côté les principes de vertu qui l'avaient déterminé à la garantir du vice par une chute, ne cherchant plus à s'abuser sur ses motifs, s'abandonnant de bonne foi à son cœur et à son intérêt personnel, il lui parut commode de passer ses jours entiers avec sa maîtresse, sans que personne, pas même le mari, pût le trouver mauvais. Il convenait que la dame n'avait pas l'esprit orné; mais elle était fort bien, elle avait un certain fonds de gaîté; et quand on a de la fortune, et qu'on va entrer à l'Académie Française, on peut consentir à se borner d'ailleurs. Et puis, dès qu'il serait académicien, il se verrait recherché, fêté; il ferait un choix

digne de lui, et laisserait sa limonadière avec le souvenir du bonheur qu'il lui aurait procuré : ainsi raisonnait Robert.

Il se met dans une brouette, et se fait rouler au Marais. Il entre au café avec la confiance et l'air léger que donnent les avantages qu'il réunissait. Il se présente comme un homme sûr de vaincre, et ce ton déplaît singulièrement à la petite femme, qui aimait le péché, mais qui voulait le commettre incognito. Elle était, d'ailleurs, piquée de l'espèce d'abandon qu'elle avait éprouvé; et, entre nous, il était assez naturel qu'elle trouvât mauvais qu'après un mois d'absence, on débutât comme si on s'était vus la veille, et surtout qu'on fût au mieux ensemble. Ces manières, qui réussissent quelquefois dans un boudoir, entraînent certain inconvénient dans un café, et il n'est pas de limonadière qui s'y expose.

Celle-ci répondit avec un flegme, une dignité, qui déconcertèrent l'homme à projets. Ceux qui étaient dans le café s'amusèrent de son embarras, et il crut n'avoir rien de mieux à faire que de se retirer. Qu'ils sont loin, ces plaisirs si doux et si prompts qu'il s'était promis! *Vanitas vanitatum!*

Cependant la difficulté est l'aiguillon du désir, et ce qui n'était qu'une fantaisie, devint un goût prononcé. Robert s'aperçoit que le premier moyen de réussir auprès d'une femme, est de se couvrir du masque qu'elle adopte; je crois même que celui-là dispense de beaucoup d'autres. Il s'enferme chez lui, et se dispose à écrire une lettre bien tendre, bien respectueuse. Il va entrer dans les détails qui ont occasionné sa disparition, à cela près pourtant que la Bastille remplacera Bicêtre, parce qu'on n'aime pas à avouer qu'on a habité ce dernier

château. Il prend la plume; il sera élégant, pathétique, brûlant, persuasif. Quoi de facile comme cela? Un auteur!

Il s'aperçoit bientôt que *l'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a,* et que le sien, très-brillant en monosyllabes et en phrases coupées, n'est nullement propre à un travail un peu suivi. Cette réflexion l'afflige d'abord; mais comme il doit être lu par une femme d'un genre très-inférieur au sien, pour qui l'exagération doit être du sublime, et le galimathias du sentiment, il se console en pensant que sa lettre fera autant d'effet que si madame de Sévigné lui en eût donné le brouillon, et que si une commère ou deux sont dans la confidence, son style lui fera un honneur infini dans le quartier. Il reprend courage, il écrit, il rature, il déchire, il recommence; il appose enfin son chachet sur la plus

extraordinaire comme sur la plus plaisante des conceptions.

Il comptait, avec raison, que l'amour-propre de la dame appaisé, la rendrait facile à ses insinuations. En effet, une femme qui se croit aimée, qui a besoin d'aimer elle-même, a bien peu de chose à objecter à l'amant dont les torts n'ont été qu'apparens. Il ne restait qu'une difficulté; c'était de déterminer la limonadière, qui se croyait offensée, à recevoir l'épître et à la lire. « Je vais la lui envoyer par un com-» missionnaire. Elle rompra le cachet, » sans savoir quel est l'écrivain, et la » première ligne lue, la curiosité et » l'amour lui feront lire le reste. Elle » sera flattée en secret d'entrer en » commerce réglé avec un jeune » homme comme moi; et si la pru-» derie combat ses désirs, qu'elle re-» fuse de répondre à cette lettre, elle » répondra à la seconde; et ce que

» j'ai à craindre de pis, c'est la perte
» d'un jour. »

D'après les dispositions de la dame, les choses auraient fort bien pu s'arranger ainsi : mais si les enfans, les buveurs, les amans ont leur dieu, les maris ont quelquefois le leur.

En précédant un de messieurs les échevins que députait son corps vers monsieur le prévôt des marchands, le mari de la limonadière, garde de la ville, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, s'était donné une entorse, pour avoir monté trop précipitamment l'escalier. Or, comme une entorse ne permet pas à celui qui se l'est donnée d'aller plus loin, monsieur le garde s'était assis sur son derrière, et monsieur l'échevin était entré sans être précédé de personne; ce qui l'affecta singulièrement, car il était noble depuis trois semaines.

Cependant, comme un homme qui

s'est donné une entorse ne gagne rien à rester assis sur un escalier, monsieur le garde de la ville s'était fait reporter chez lui; et comme un homme obligé à rester assis, s'ennuie moins à un comptoir que dans une arrière-boutique, monsieur le garde avait prié madame son épouse de lui céder sa place; et comme madame son épouse n'était pas fâchée d'aller causer avec son cœur sur le boulevard du Temple, elle avait remis à son époux la sonnette de cuivre argenté, la pince à casser le sucre, et le journal des crédits du jour; car à Paris, et même au Marais, il faut faire crédit pour vendre. Les crédits, d'ailleurs, ont cela de bon qu'ils donnent au moins un prétexte pour faire banqueroute, les mains vides ou pleines.

Le dieu des amans n'avait pas soufflé à Robert que monsieur le garde de la ville se donnerait une entorse,

qui auraient atteint l'âge de vingt-cinq ans sans avoir femme à eux, parce que, disait le *considérant* de cet article, celui qui n'a pas femme à lui, compte sur celle de son voisin.

Par un autre article, toutes les épouses, sans exception, devaient être averties, par une circulaire, de la nécessité d'être fidèles à leurs maris, si mieux elles n'aimaient dire avec Héloïse :

Couvre-moi de baisers, je rêverai le reste.

Troisième article, qui ordonnait que les jeunes gens seraient pareillement avertis de se marier tout de bon, s'ils ne voulaient être réduits à l'impossibilité de se marier autrement.

Quatrième article, qui ordonnait aux époux d'exécuter la loi sur les réfractaires partout où ils les trouveraient.

Enfin, arrêté par lequel messieurs

les fondateurs s'obligeaient à colporter les statuts de la nouvelle société chez tous les maris de leur connaissance, de chacun desquels ils tireraient la promesse positive de faire des prosélytes, plus un écu pour frais d'impression des circulaires.

On est très-chatouilleux, au Marais, sur l'article en question. Aussi les premiers maris auxquels le projet fut communiqué, le trouvèrent admirable autant que neuf. Ils observèrent même, avec beaucoup de sagacité, que le gouvernement leur saurait un gré infini d'avoir trouvé, contre le célibat, un moyen, qu'il cherchait en vain depuis trois siècles. Cependant, un apothicaire de la rue Bourgtibourg, à qui on présenta le réglement à signer, répondit que sa femme était l'amie d'un fameux chimiste qui ne faisait pas une découverte, qu'il n'indiquât exclusivement

sa boutique. Un marchand de vin répondit que sa femme était l'amie des chefs d'une société nombreuse qui se rassemblait chez lui tous les soirs. Un huissier répondit que sa femme était l'amie d'un commis-greffier qui l'avait empêché trois fois d'être pendu. Un maître perruquier répondit que sa femme était l'amie d'un chanoine qui avait payé sa charge; et un écrivain de la grand'salle, que sa femme était l'amie d'un valet-de-chambre du premier président, qui disposait des piliers.

« Ouais, disent messieurs les fondateurs, puisque l'amitié des femmes » est si utile, et si généralement tolérée, nous serions bien dupes de » nous fâcher de ce qui fait rire tant » d'autres. Tâchons que nos femmes » aient aussi des amis. Je crois, dit » l'un, que cela n'est pas difficile. » Ah! dit l'autre, il n'y a qu'à fermer

» les yeux. Pourvu qu'on y trouve son » compte, dit le troisième. Cela va » sans dire, ajouta le dernier »; et le réglement fut jeté au feu.

Ainsi périt, dès sa naissance, une institution qui eût prévenu bien des accidens, et qui eût immortalisé le corps des gardes de la ville, dont on ne parle déjà plus.

L'ouvrage de Robert allait paraître. Déjà il était pompeusement annoncé dans la Gazette de France et le Mercure, les seuls journaux de ce temps-là qui fissent des annonces; et le relieur finissait de décorer une centaine d'exemplaires destinés à messieurs de l'académie et à des gens de cour et de finance qui seraient bien aises d'avoir dans leur bibliothèque un livre de plus, relié en veau racine et doré sur tranche.

Robert avait oublié de l'Oseraie; l'amour-propre l'en rapprocha. Il se

rendit dans ses bureaux, et après avoir imputé sa longue absence à d'immenses travaux, à de profondes méditations, il tira de dessous son habit la Morale par Alphabet, et la présenta d'un air qui exprimait à la fois la confiance et la modestie. De l'Oseraie lut quelques articles au hasard, et félicita Robert sur la justesse de ses idées, la concision et la pureté de son style. Il ne put cependant s'empêcher d'observer qu'il était inconcevable qu'on pensât aussi bien, et qu'on se conduisît aussi mal. Robert répondit qu'il n'imiterait pas certains prédicateurs qui font le contraire de ce qu'ils enseignent, et que son livre serait désormais la règle de sa conduite. Il quitta son ami, persuadé que puisqu'un homme du mérite de de l'Oseraie n'avait aucun soupçon de sa supercherie, personne ne la découvrirait.

Il expédia quarante exemplaires aux quarante de l'académie. Il en envoya à tous les grands, aux princes, au roi même. Il reçut de quelques-uns de ceux qui avaient regardé le titre et les vignettes, une lettre d'encouragement. Un Mécène lui écrivit que sa manière de classer la morale était tout-à-fait commode; que son livre serait très-utile aux enfans, et qu'il allait le recommander au recteur de l'Université. La lettre parvint dans une boîte d'or, ornée du portrait du protecteur; et Robert, qui n'avait jamais pensé à prendre du tabac, en prit dès ce moment, afin de pouvoir dire à tout le monde : Cette tabatière m'a été donnée par le comte de ***, enchanté de mon ouvrage.

Messieurs de l'académie ne furent pas tout-à-fait si faciles. Ils avaient été très-choqués que M. Robert, que personne ne connaissait encore, affichât

la téméraire prétention d'être agrégé à leur illustre corps; et il y avait parmi eux quelques hommes qui lisaient autre chose que des madrigaux et des poëmes érotiques. Ils découvrirent le larcin, et ils allaient le dénoncer à Fréron, lorsqu'un confrère, ignoré pendant trente ans, fit tout-à-coup un bruit du diable, mit en l'air tous les beaux esprits, forma des cabales, opposa coteries à coteries, et occupa tellement messieurs de l'académie, qu'ils n'eurent pas un moment à donner au petit plaisir d'humilier Robert : ce confrère venait de mourir.

Robert ne manqua pas de se mettre sur les rangs. Il prit un *remise*, et fit ses visites; car vous saurez que les visites sont la condition essentielle pour être reçu de l'académie. Qu'on ait du mérite, on n'y entre que par des visites; on y entre encore par des visites,

quand on n'en a pas; et il est convenu que l'homme à talens qui a fait trois fois ses visites, et qui a été trois fois éconduit, n'est pas plus déshonoré que l'académie qui lui a préféré un grand seigneur qui n'est bon à rien.

Elle venait de nommer, et, déchargée des embarras qui précèdent toujours cette importante fonction, cette auguste compagnie ne dédaigna pas de punir le petit orgueilleux qui l'avait offensée : un article foudroyant parut dans l'Année Littéraire.

Piron déjeûnait avec Collé, Gallet et quelques autres qui étaient de l'académie, ou qui n'en étaient pas. On s'égayait sur le compte du récipiendaire qui quittait, pour le fauteuil, son diocèse et la chaire de vérité. Le bon vin aiguisait l'épigramme, et la belle humeur allait toujours croissant, lorsque le garçon mit sur la ta-

ble le numéro du jour. Piron, lecteur ordinaire de la société, cherchait un trait malin qui tombât sur Voltaire, et trouva l'article qui parlait de Robert, et qui fit beaucoup rire cet homme assez heureux pour rire de tout. « Parbleu! s'écria Collé, il faut » nous divertir. — Soit. Soyons les » vengeurs du trône académique, et » prouvons à ces messieurs que si nous » ne sommes pas du corps, nous en » avons tout l'esprit ».

On arrange un conte, on se lève, on passe chez Piron, on donne des ordres, on prend un fiacre, on descend chez Robert, dont Fréron n'avait pas même oublié de donner l'adresse, afin, disait-il, que les amateurs du beau, du bon, et surtout du neuf, pussent lui adresser leurs complimens de condoléance.

Robert, qui ne lisait jamais, qui ne soupçonnait pas même l'existence de

l'Année Littéraire, attendait avec sécurité le résultat de la séance de la veille, qui ne lui paraissait pas devoir être douteux. Il avait passé la soirée précédente à se plaindre du peu d'empressement de l'académie à lui annoncer son exaltation, et la nuit, à composer son discours de réception, *calqué* sur celui de Fontenelle; de sorte qu'il s'était endormi le matin dans sa bergère, parce que l'esprit, qui n'est pas matière, a pourtant besoin de repos; et il ronflait à faire trembler les vitres de sa chambre, lorsqu'il fut réveillé en sursaut, au bruit infernal que faisait sa sonnette.

Il se lève, il court, il ouvre. Le gros Piron se présente, suivi de ses compagnons de taverne, et adresse, au nom de l'académie, un compliment amphigourique à Robert, qui lui répond dans le même genre, ce qui ne

lui était pas du tout difficile. Le cérémonial épuisé, et les prétendus académiciens, assis, on simplifia le style, parce qu'enfin il fallait s'entendre, et que d'ailleurs messieurs les beaux esprits dérogent quelquefois jusqu'à parler la langue du peuple. Robert apprit que ceux qui avaient l'honneur de lui parler étaient députés par l'académie, pour le féliciter sur sa nomination, et le prier d'accepter un dîner de corps. Robert, enflé d'orgueil, accepta la proposition, et sourit de l'air le plus gracieux aux choses flatteuses qu'on ne cessait de lui adresser, et dont il se croyait très-digne.

De part, on arrive chez Piron; et quatre autres messieurs qui attendaient à la croisée, descendent précipitamment l'escalier, et vont recevoir leur nouveau confrère à la porte. Au moment où il descendit de carrosse,

deux clarinettes, un violon et une basse, que portaient quatre aveugles chamarrés de rubans, grincèrent une fanfare, et on apprit à Robert étonné, que la cécité est un des symboles de l'académie, et désigne son impartialité dans les réceptions. Robert trouva cette conception admirable, et monta entre deux files de ses confrères qui avaient, comme Musson, l'art de ne pas rire au nez de ceux qu'ils bernaient. Une jolie demoiselle, qui était la nièce du secrétaire perpétuel, et qui avait trente mille livres de rente, lui présenta la main, et le conduisit à un fauteuil élevé sur une estrade, et placé au haut bout de la table. Robert s'assit sans façon, en protestant avec dignité qu'il était reconnaissant des égards que lui marquait l'académie. Il engagea la jolie demoiselle à se placer près de lui; car, à travers le brouillard dont l'offusquait la gran-

deur, il distinguait encore la beauté, et son cœur était toujours prêt à lui rendre hommage.

La nièce du secrétaire perpétuel était cette petite Manon, gouvernante du Métromane, que le commissaire du quartier mit un jour à l'amende, pour n'avoir pas balayé le devant de la maison, et que ces vers de Piron dispensèrent de la payer:

De ma chambrière Manon,
Que le devant soit sale ou non,
Elle est condamnée à l'amende;
Mais douze francs!.... c'est l'égorger.
La pauvre petite demande
Que vous la fassiez décharger.

Un couvert élégant était mis, mais on ne servait pas. Robert, qui n'avait pas déjeûné comme ces messieurs, éprouvait le besoin de quelque chose plus solide que la gloire, et il manifesta l'intention de dîner. Piron répondit que le traiteur de l'académie se faisait

souvent attendre; et Robert répliqua qu'il fallait changer ce faquin-là.

Un domestique entre tout effaré, et annonce que la voiture à bœufs, qui apportait le dîner, a versé dans l'égout Montmartre. Les confrères se regardent tristement, et parlent de la nécessité de se séparer. « Des académiciens se quitter sans dîner! s'écrie » Robert. N'y a-t-il donc que ce traiteur-là au monde? Il y en a un excellent à deux pas, murmure Piron à » demi-voix; mais notre trésorier n'est » pas ici. Hé, qu'importe le trésorier? reprend Robert avec véhémence. Dites-moi, messieurs, est-il » dans les convenances qu'un académicien aille en personne commander un » dîner? Cela arrive rarement, répond » Collé; mais il n'y a pas d'inconvénient, quand l'académicien a de l'argent dans sa poche. J'en ai, messieurs, » répliqua Robert ». Et il s'élance,

et le coquin de domestique court devant lui, et ils trouvent un repas somptueux qu'on allait porter chez un fermier général. « Il n'y a fermier général qui tienne, dit Robert. Qu'est » toute la ferme comparée à une députation de l'académie? Qu'on porte » tout cela ici à côté! — J'ai le plus » grand respect pour l'académie; mais » j'observe à monsieur que les fermiers » généraux paient comptant. — Et les » académiciens aussi, entendez-vous, » mon ami! — Je ne savais pas cela. » — Voilà ma bourse, prenez ce qu'il » vous faut. — Je n'ai plus rien à objecter, et le fermier général dînera » deux heures plus tard ».

La table est couverte; on mange, on boit, on s'arrête pour louer le confrère qui sait si bien ordonner un repas, et qui en fait les honneurs avec tant de noblesse. Manon lui adresse de ces choses flatteuses qui

coûtent si peu à une femme qui a de l'esprit; et Manon n'en manque pas, parce que Piron en a beaucoup, et que cela, dit-on, se communique. Robert est enivré de toutes les manières. Sa fortune toute entière ne lui paraît pas comparable aux délices de cette mémorable journée. « Mes- » sieurs, s'écrie-t-il en faisant sau- » ter un bouchon de Champagne, je » suis comblé des faveurs de la gloire, » et je n'ai plus à désirer que les jouis- » sances du cœur. Jusqu'ici j'ai fait » des choix condamnables et dange- » reux. Une femme m'a envoyé au » siége de Carthagène; je me suis vu » au moment d'être brûlé pour une » autre, et de perdre pour une troi- » sième ce qu'on regrette toujours, » et ce qu'on ne recouvre jamais. La » beauté, les grâces, les vertus me » fixent sans retour; et si je n'ai pas, » comme mademoiselle, trente mille

» livres de rente, je lui offre en com-
» pensation ce que l'amour a de plus
» tendre, et un titre inappréciable.
» Qu'elle accepte mes vœux et ma
» main; monsieur se chargera de dé-
» terminer l'oncle à agréger sa nièce
» au corps illustre auquel j'ai l'hon-
» neur d'appartenir ».

Le monsieur était Piron, qui protesta que l'oncle ne pouvait qu'être flatté d'une recherche aussi honorable, et qui pressa la demoiselle de prononcer. La demoiselle baissa les yeux et rougit, parce que son rôle commençait à devenir embarrassant. Robert attribua cette rougeur à l'amour modeste, qui craint de se laisser pénétrer. Il baisa respectueusement la main de Manon. Manon rougit plus fort... peut-être de plaisir, et Gallet et Collé chantèrent cent couplets qui célébraient Apollon et l'Hymen, que Robert, sur leur parole, voulut

bien prendre pour autant d'impromptus, et dont il permit complaisamment qu'on lui fît l'application.

On l'avertit que l'académie allait ouvrir sa séance, et qu'il était indispensable qu'il allât se faire recevoir. On lui demanda s'il avait son discours en poche : il n'avait eu garde de l'oublier. Collé le prend, et en lit avec emphase quelques passages qu'il interrompt pour sabler le Marasquin. On se récrie, on admire; Robert répond qu'on est trop bon, trop indulgent, de ce ton qui veut dire : Vous êtes connaisseurs. On cherche, on trouve un prétexte pour laisser éclater le rire, qu'on ne peut plus arrêter; et Robert rit comme les autres, parce que huit académiciens ne peuvent rire que de quelque chose de très-plaisant. On lui donne à peine le temps de demander et de prendre deux baisers à sa future épouse; on l'emmène, on l'en-

traîne; on arrive au Louvre, on est dans la salle.

Piron et les autres avaient des billets d'entrée. Ils se groupent, et font passer Robert au milieu d'eux. Ils lui montrent le président, lui disent de s'aller asseoir à sa droite, et se perdent dans la foule. Robert gagne le sanctuaire, en saluant modestement à droite et à gauche. Il monte l'estrade, il est à côté du président, qui le regarde d'un air étonné, et qui lui demande ce qu'il veut. « Écoutez, lui dit » Robert à demi-voix, je me flatte » que vous serez satisfait ». Il tire son discours; il commence; on s'étonne davantage, on se parle à l'oreille, bientôt on murmure; la voix de l'orateur est couverte. « Silence! crie Pi» ron. C'est M. Robert qui vient se » faire recevoir, et qui vous lit son » discours de réception ». A ces mots une huée générale part et se prolonge;

elle n'est suspendue que par des applaudissemens dérisoires. Robert, étonné à son tour, regarde autour de lui, et cherche la cause d'un tumulte aussi extraordinaire qu'indécent.

Le président a pitié de lui. Il lui donne à lire son article de l'Année Littéraire, et il lui dit : « De mauvais » plaisans vous ont joué un tour abo» minable. Croyez-moi, abrégez une » scène humiliante pour vous, et dé» sagréable pour l'académie. Échap» pez-vous promptement ». Robert, confus, troublé, hors de lui, est incapable de se conduire. L'huissier le prend par la main, et le guide à travers un auditoire qui le persifle, qui le berne impitoyablement. Le président sonne à casser trente sonnettes, et n'est pas entendu. Robert est déjà loin, et les éclats et le désordre continuent. L'académie, révoltée de tant d'irrévérence, lève cette séance ora-

geuse, et se sépare en disant : C'est un nouveau tour de Piron.

Robert rentre chez lui, et se jette sur son lit, accablé par la honte et le désespoir. « Appartenait-il à un » sot comme moi, s'écrie-t-il, de » vouloir être académicien? Projet » insensé, et plus funeste que les au- » tres, par sa publicité, pourquoi t'ai-je » conçu? Ah! si Rifflard était dans » l'auditoire, quels avantages nou- » veaux n'aura-t-il pas sur moi »? Il avait passé la nuit précédente ivre de plaisir et d'orgueil; celle-ci se traîna lentement au milieu des plus affligeantes réflexions.

Il avait affaire à des gens qui n'entendaient pas le tenir quitte à si bon marché. Il reçoit le lendemain dix exemplaires de la Gazette *Marin*, où sa mystification et celle de l'académie étaient décrites jusque dans les plus petits détails, avec l'esprit et la gaîté

dont ces messieurs assaisonnaient la moindre bagatelle. « Me voilà dés-» honoré, perdu! s'écrie Robert. Je » suis le jouet de Paris et de toute la » France. Où fuir, où me cacher?.... » Dans mes terres, au milieu des bons » villageois, étrangers à la littérature, » ignorant jusqu'au nom de l'acadé-» mie, et qui ne lisent pas la Gazette » de France. Là, je vivrai en sage, et » je rappellerai l'âge d'or; j'oublierai » au sein des heureux que j'aurai faits, » des projets toujours désastreux, et je » perdrai enfin la funeste manie d'en » faire; je le jure par tout ce que res-» pectent les hommes, par tout ce qui » les enchaîne. *Vanitas vanitatum!*

CHAPITRE IV.

Le Mariage.

ROBERT n'osa aller prendre congé de son ami. Il lui écrivit sans prétention, sans courir après l'esprit, et sa lettre était bien. A son ordinaire, il s'accusait, il se repentait. De l'Oseraie ne comptait pas sur son repentir, mais il espérait beaucoup de cette dernière leçon. Il répondit à Robert avec intérêt et ménagement : il faut toujours caresser ceux dont on veut conserver la confiance.

A mesure que notre héros s'éloignait de Paris, et qu'il approchait de ses terres, le souvenir de sa dernière disgrâce s'effaçait insensiblement. Il voyait sans cesse de nouveaux visages, à qui le sien était inconnu; il

était fort bien reçu partout, parce qu'il payait largement; on le comblait d'égards, on le traitait somptueusement : comment n'aurait-il pas perdu le souvenir du passé, que sa vanité avait tant d'intérêt à oublier?

Il réfléchit cependant que la Gazette de France se lit partout; que le curé de son village, au moins, aurait connaissance de sa mortifiante aventure, et qu'il pourrait débuter avec ses paysans par être montré au doigt. Il pensa que rien ne l'empêchait d'imiter ceux qui se donnent du *de* pour avoir l'air de quelque chose. Il trouvait à un changement de nom le double avantage de passer pour un homme *comme il faut*, et de garder le plus entier incognito. Il courut une poste ou deux, en cherchant comment il s'appellerait, et il ne trouva rien de plus agréable à l'oreille que d'être M. de Roberville.

Le

Le voilà chez lui, dans une habitation qui n'est pas un château, mais qui est commode, d'un extérieur agréable, et que Dupont avait passablement entretenue. De ses croisées il découvrait la Marne, au-delà de laquelle s'élevait un riant coteau couvert de vignes, de vergers, à travers lesquels il apercevait tantôt la brebis bêlante, tantôt le chien fidèle, tantôt le jeune berger essayant sur son chalumeau des doigts novices encore. Quoi de séduisant comme ce touchant spectacle! Robert se récrie sur la beauté, sur la richesse de la nature, sur les charmes des plaisirs innocens. Il n'en goûtera plus d'autres, et il s'occupe de la distribution de son temps.

Pendant qu'il rêve coteaux, troupeaux, pipeaux, on lui annonce le curé du lieu, qui vient saluer son nouveau paroissien, se féliciter de l'avoir

dans sa paroisse, et qui finit par donner à entendre qu'étant à la portion congrue, il accepte la soupe de ceux qui la lui offrent. M. de Roberville s'aperçoit que le curé n'est pas très-fin; il pourra donc briller auprès de lui. Il s'aperçoit qu'il ne sait de latin, que ce qu'il en a appris lui-même chez M. Cammeron; il passera donc pour un savant. Le bonhomme a dans toute sa personne quelque chose de patriarchal; il sera donc toujours près de cette belle nature, à laquelle M. de Roberville a consacré le reste de sa vie. Le curé est l'homme qu'il lui faut : il l'invite à dîner.

Un curé à la portion congrue a son petit amour-propre, comme un gros bénéficier. Celui-ci était bien aise qu'on sût qu'il n'ignorait rien de ce qui se passait d'important dans la capitale. Il régala M. de Roberville du récit de la dernière aventure de

M. Robert. Robert écoutait en enrageant, riait, malgré lui, d'un rire gauche, forcé et bête, et se hâta de tourner la conversation sur d'autres objets : il s'informa des voisins, et surtout des voisines. Le curé, qui trouvait l'ordinaire très-passable, et qui désirait s'impatroniser dans la maison, chercha à se rendre agréable, assaisonna même ses récits d'un peu de médisance, ce qui n'est pas très-bien pour un curé; mais il faut qu'un curé dîne.

On n'était pas encore au café, et Robert savait déjà les noms et les prénoms de ceux qu'il pouvait voir. Il connaissait l'état de leur fortune, leurs habitudes et leurs goûts. On se rassemblait le dimanche chez madame Perceval, et on y jouait la bête ombrée à un sou la passe. Le lundi on se réunissait chez M. Valin, et on y dansait au son d'un violon dont il

jouait à faire peur. Le mardi et le mercredi on s'occupait d'affaires domestiques; mais il était permis aux oisifs d'aller amuser les gens laborieux. Alors on chantait la romance de *Daphné*, ou un air de *la Laitière*, en faisant une reprise à un bas, ou en repassant du linge fin. Le jeudi était consacré au plaisir. On dînait alternativement chez chaque particulier. Après le dîner, un *vingt et un* général; puis les *rondes*, les jeux innocens, et enfin les marrons et le vin blanc. Le vendredi, on allait ou on envoyait vendre ses denrées au marché voisin. Le samedi, on payait, et on préparait ce qu'il fallait pour briller à la grand'messe du lendemain.

Robert observa avec beaucoup de sagacité que, puisqu'on dansait des rondes et qu'on jouait au gage touché, il devait y avoir des demoiselles dans le village. Il apprit qu'il y en

avait trois, et que les mamans dansaient et se mêlaient aux petits jeux, en riant de leur ridicule, en protestant qu'elles le sentaient les premières, et qu'elles ne cédaient qu'au désir de contribuer aux amusemens de la jeunesse. Les trois jeunes personnes étaient une demoiselle Valin, et deux demoiselles Perceval, dont l'aînée, âgée de dix-huit ans, était la beauté du canton. Adieu coteaux, troupeaux, pipeaux, et la nature végétale, et l'air patriarchal du curé! M. de Roberville le prie d'annoncer que le lendemain il fera sa visite à ses cohabitans; et vous prévoyez que madame Perceval recevra son premier hommage.

C'était un lundi; le curé se rend chez M. Valin. Il a bien dîné; il est enchanté de l'accueil qu'il a reçu, et il fait l'éloge le plus pompeux de M. de Roberville. Il ne tarit pas sur ses

agrémens extérieurs, sur l'élégance de ses manières, et il jette la pomme de discorde entre les trois déesses, en terminant par déclarer que le beau jeune homme est garçon. Mesdames Valin et Perceval se regardent en pinçant les lèvres, et leurs yeux disaient clairement : « Vous croyez peut-être, » madame, qu'une de vos filles l'em- » portera sur la mienne? — Oui, ma- » dame, je le crois. — Détrompez- » vous, ma chère; elles ne peuvent » soutenir la comparaison. — Votre » Mimi n'a que des yeux. — Vous en » verrez l'effet. — Oh! je ne les crains » pas ».

Les petites filles faisaient de leur côté leur rêve de bonheur, en examinant leurs compagnes. Les plus légères imperfections étaient saisies, et ne pouvaient manquer de frapper M. de Roberville. La vérité, c'est qu'elles étaient fort bien toutes les trois.

Tous ces visages furent froids pendant le reste de la soirée; cela devait être; et le lendemain les concurrentes et leurs mamans étaient parées dès huit heures du matin. M. de Roberville n'avait pas dit quand il viendrait, et il eût été cruel d'être surprises en bonnet de nuit.

Robert, également empressé de voir les beautés du village, s'habilla à l'heure où on est à peine éveillé à Paris. Il termine sa toilette devant cette même croisée d'où il s'extasiait la veille à l'aspect des coteaux, des troupeaux; il ne voit plus rien de tout cela. Tous ses sens se portent à son imagination, qui lui crée trois grâces, non telles que la nature a formé mesdemoiselles Valin et Perceval, mais telles qu'il les désire.

Il tire dix fois sa montre..... Huit heures un quart.... huit heures vingt... vingt-cinq minutes. Il n'y tient plus;

il sort. Il sent bien qu'on ne se présente pas chez des dames à huit heures vingt-cinq minutes; mais on se promène pour jouir de la fraîcheur d'une belle matinée, et si une porte est ouverte, si une maman ou un papa est dans la cour ou dans le jardin, on s'approche, on salue, on entre, en rendant grâce au hasard qui avance de deux heures une jouissance que l'étiquette ne permettait par d'espérer encore.

Mademoiselle Valin, les demoiselles Perceval avaient toutes trois, et séparément, chargé leur petite bonne de se tenir à la porte, et de bien regarder si M. de Roberville passerait. La petite bonne ne le connaissait pas; mais elle ne pouvait s'y méprendre: il était si beau! Elle avait ordre de lui faire une révérence gracieuse : il est tout simple qu'une petite bonne salue un joli monsieur. Le joli mon-

sieur ne pouvait manquer d'être arrêté par la révérence gracieuse, et de s'informer du nom des propriétaires de la maison. La petite bonne répondrait que ces *dames sont visibles*, et elle engagerait le beau garçon à entrer; car il serait humiliant pour madame Valin, que madame Perceval reçût la première visite, et pour madame Perceval, que ce fût madame Valin. Il fallait pourtant qu'une des deux familles fût humiliée, et ce fut la famille Valin.

La prédestination, la sympathie, la fortune, ce que vous voudrez enfin, poussa Robert dans la rue où demeurait madame Perceval. La petite bonne salue d'un air gauche; mais elle sourit agréablement, sa bouche est si fraîche! Robert donne dans le piége innocent qu'on lui a tendu. Il s'approche, il interroge; la conversation s'engage, et il croit voir dans le fond

de la cour une main blanchette qui entr'ouvre et laisse retomber un rideau de mousseline, selon que ses yeux se portent vers la croisée, ou s'en éloignent. Il cède à l'invitation d'entrer, et il s'excuse auprès des dames, sur les instances de la petite bonne, qui ne connaît pas encore les usages, mais qui a secondé son empressement; et le fripon disait vrai.

Après les premiers complimens, on passa une minute ou deux à s'examiner réciproquement, et le résultat de l'examen fut également avantageux pour tous. Vous savez déjà que Robert est très-bien, et je vous apprends que le bon curé était connaisseur, et que les demoiselles Perceval étaient deux jolies, mais très-jolies personnes. Elles ne se mettaient pas comme les femmes de Paris; tout ce qu'elles portaient était de mauvais goût; mais on n'avait pas le temps

d'en faire la remarque, et quand on les voyait, on ne regardait qu'elles.

Madame Perceval était sortie, et rentra. Elle venait, disait-elle, de la messe; car il fallait bien qu'elle vînt de quelque part. Elle se félicita d'avoir un voisin aussi aimable; elle l'engagea à partager le déjeûner de famille : Robert ne se fit pas prier.

Ce n'est pas de la messe que venait madame Perceval. Elle avait fait porter chez le curé douze bouteilles du meilleur crû, et elle avait suivi le panier. Le curé connaissait M. de Roberville; il pouvait le disposer favorablement, et madame Perceval connaissait la force des premières impressions. Elle parla de la difficulté d'établir des demoiselles, de l'importance de saisir une occasion favorable, et des marques de reconnaissance qu'on était disposé à prodiguer à celui qui déterminerait un mariage.

Lorsqu'elle sortit, le charretier de madame Valin apporta un dindon, et un billet conçu en termes vagues, et dans lequel le mot *reconnaissance* ne se trouvait pas. Le curé devait prendre parti pour madame Perceval, et c'est ce qu'il fit.

Le déjeûner était à peine servi, on était à peine à table, que mademoiselle Rose se lève et dit quelques mots à l'oreille de la petite bonne, qui disparut aussitôt. Le triomphe des Perceval eût été incomplet, si mademoiselle Mimi eût ignoré qu'elles avaient reçu la première visite du beau jeune homme, et qu'il déjeûnait avec elles. La petite bonne avait reçu simplement l'ordre d'aller causer à la cuisine Valin, et de répondre vrai aux questions qu'on ne manquerait pas de lui faire. Mademoiselle Rose jugeait mademoiselle Mimi d'après elle, et elle ne se trompait pas.

Robert, fortement ému, balança un moment entre mesdemoiselles Rose et Félicité. L'une et l'autre avaient droit à ses hommages; l'une et l'autre cherchaient à fixer ses vœux. Rose plus svelte, plus formée, plus jolie, l'emporta sur sa rivale, qui s'aperçut aussitôt de sa défaite : au village comme à la ville, les femmes ont un tact certain sur ce qui touche à leur vanité ou à leur cœur.

Félicité était toujours bien convaincue qu'elle méritait d'être préférée : pour voir ainsi il ne fallait encore qu'être femme. L'injustice de Robert l'affligea, la piqua; mais elle n'était pas méchante, et elle se consola en pensant qu'il ne pouvait faire qu'une heureuse, et qu'il fallait le plaindre de son peu de discernement. Elle réduisit ses prétentions à obtenir l'amitié de son futur beau-frère, et

elle fit dès-lors ce qu'il fallait pour la mériter.

Robert passe rapidement de l'émotion à l'enchantement et à l'ivresse: nous l'avons vu plusieurs fois ivre et enchanté. Il y a pourtant ici cette différence, qu'il croit pouvoir joindre l'estime et le respect à l'amour. Le doux aveu ne s'échappe pas encore, mais il ne pense plus à contraindre ses sentimens. On le pénètre; maman lui sourit; papa se caresse le menton; Rose est vermeille et belle comme la fleur dont elle porte le nom.

Il est midi; l'usage veut qu'on termine une visite qui dure depuis trois grandes heures; mais le temps vole pour notre amant, et il craint de perdre une minute de cette délicieuse journée. Il ne trouve pas de moyen plus sûr de se l'assurer toute entière, que d'inviter l'aimable famille à dîner.

Maman répond en minaudant, que cette démarche serait prématurée, qu'elle ferait jaser dans le village; qu'on supposerait aux uns et aux autres des vues que, sans doute, ils n'avaient pas, et qu'une mère qui a des demoiselles à marier ne peut être trop circonspecte. Les demoiselles se turent; mais elles répliquèrent par une petite moue à la réponse de maman. Papa, qui connaissait mieux l'art de faire valoir ses terres, que celui de vivre dans un certain monde, dit tout bonnement à sa femme qu'il ne voyait pas pourquoi des gens qui se conviennent ne passeraient pas la journée ensemble; et il accepta l'invitation.

C'était une lame à deux tranchans que la réponse de madame Perceval. La partie qui avait rapport aux bienséances, agit assez faiblement sur Robert; mais ces vues supposées, cette prudence d'une mère, lui imposaient presque la

loi de se déclarer. L'occasion était simple, naturelle; on l'avait mis sur la voie; il ne restait qu'un mot à ajouter. Ce mot, maman grillait de l'entendre; Robert brûlait de le dire : il était sur ses lèvres, il va le prononcer. Il se rappelle tout-à-coup ses infortunes, toujours causées par sa précipitation. Il se lève, il sort, sous le prétexte d'ordonner le dîner, mais en effet pour combattre ses sens surpris, et leur opposer l'examen de la raison. Le voilà sage une fois : le sera-t-il toujours?

Madame Perceval a vu le combat que se livrent le cœur et le jugement de Robert. Elle sait qu'à son âge, l'amour doit l'emporter, quand son objet est vraiment aimable. Elle félicite, elle embrasse sa fille : madame Perceval avait de l'expérience.

Les esprits étaient dans une situation bien différente chez madame Va-

lin. On avait su que M. de Roberville était chez les Perceval. Il était désagréable sans doute qu'il eût commencé par-là ses visites; mais rien n'annonçait de préférence marquée, car il ne peut y avoir de choix où on ne connaît encore personne : bientôt on apprend que le jeune homme déjeûne avec les redoutables concurrentes, et l'anxiété commence à naître; car on ne déjeûne guères où on ne se plaît pas. Enfin la visite se prolonge jusqu'à midi, et l'inquiétude est au comble.

Cependant on réfléchit que M. de Roberville doit être assez poli pour ne pas laisser passer le reste du jour sans venir saluer madame Valin, et il est indubitable que les charmes de Mimi détruiront l'impression passagère qu'a produite Rose ou Félicité. Que devint-on, quand l'autre petite bonne, qu'on avait mise en sentinelle, accourut et annonça que la famille

Perceval sortait et tournait du côté de la maison de M. de Roberville! La chose n'était pas croyable. Madame Perceval se respectait trop pour jeter ses filles à la tête d'un inconnu. On court à la porte, et on voit en effet ces dames en grande toilette, laissant éclater leur satisfaction, et le papa cherchant lourdement les pavés les plus hauts, pour ne pas salir ses souliers de castor.

Vous sentez que la famille triomphante ne pouvait passer sans écraser la famille dédaignée. On s'arrête, on se salue, on s'embrasse, on se comble d'amitiés; et maman Perceval dit à l'oreille de maman Valin, qu'elle va dîner chez M. de Roberville; que c'est un homme charmant; qu'il marque à Rose les plus tendres égards; que cela sans doute ne signifie rien de positif; qu'aussi elle se gardera bien de faire part de ses observations à toute autre qu'à sa bonne et discrète amie.

On passe. Maman Valin et sa Mimi rentrent, la poitrine gonflée, les yeux humides; elles se jettent chacune dans un fauteuil, et se regardent sans trouver la force de se dire un mot.

« Oui, disait Robert en allant chez » son curé, qu'il voulait avoir aussi » à dîner, il n'y a qu'un fou qui suive » son premier mouvement. Le sage » réfléchit avant d'agir; il prévoit, il » calcule, il pèse les inconvéniens, » les dangers. Pas de plaisirs pour lui, » qui ne soient avoués par la prudence. » C'est l'égide qu'il oppose à ses pas- » sions. Elle est son guide dans ses » moindres affaires. Je serai donc ré- » fléchi et prudent.

» Monsieur le curé, que pensez- » vous de mademoiselle Rose Perce- » val? — C'est un ange, monsieur. » — Un ange, un ange, monsieur le » curé! — Oui, monsieur; c'est le » mot. — Ce que peut faire de mieux

» une créature terrestre, c'est de s'u-
» nir intimement aux esprits célestes.—
» Tous nos livres le disent. — J'épouse
» cet ange-là. — Je vous le conseille.
» — Mademoiselle Rose est char-
» mante. — Et elle est élevée..... —
» Adorable. — Dans des principes.....
» — Je l'épouse demain, aujourd'hui.
« — Il faut huit jours, avec dispense
» de bans. — Comment, huit jours! ce
» sera huit siècles. — Je n'en peux rien
» rabattre. — Au moins vous ferez la
» demande de suite. — Très-volon-
» tiers. — Avant qu'on se mette à ta-
» ble. — J'y consens. — Courez donc,
» curé, courez donc! Dispensez-moi
» de l'embarras et de l'inquiétude que
» j'éprouverais en voyant ces dames
» avant que la chose fût décidée. Mais
» allez, allez donc!

» C'est un ange, c'est un ange! ré-
» pétait-il, après avoir mis le curé de-
» hors par les épaules. Quoi de sage,

» de prudent, de réfléchi, comme d'é-
» pouser un ange ! Rifflard va être
» enchanté et de mon discernement,
» et de l'empire que j'ai sur moi ».

Il écrit à Rifflard. Il ne veut, dit-il, rien faire d'important sans le consulter. Il doit cette marque de déférence à son affection, dont il fait le plus grand cas, à ses qualités qu'il honore; il s'étend sur les vertus angéliques de Rose, sur les grands principes dans lesquels elle a été élevée, et en attendant l'approbation de son ami, il finit par l'inviter de la noce.

Le curé rencontra, à deux pas de la maison, la famille Perceval, aussi empressée d'arriver, que Robert l'était de la recevoir. Le pasteur adressa le premier compliment au papa, en sa qualité de chef de la communauté; il fit part ensuite à la maman des vues de M. de Roberville, et suivant l'ordre des pouvoirs et de naissance,

il annonça à mademoiselle Rose que, d'après la réponse de ses chers auteurs, elle pouvait espérer un bonheur prochain. Comme on aime à faire valoir les talens qu'on a, et même ceux qu'on n'a pas, il commença, sur les devoirs conjugaux, une exhortation pastorale, que Rose écoutait avec autant d'intérêt que de docilité, lorsque Robert, qui les attendait, qui les avait vus, arriva en trois sauts, coupa la parole à l'orateur, et commença lui-même un discours qu'il ne finit pas, parce qu'il fut déconcerté par l'air réservé qu'avait pris tout-à-coup madame Perceval.

Or, comme il avait dit assez pour qu'il ne restât aucun doute, et qu'il était reconnu dans la famille que maman avait plus d'esprit que papa, maman se chargea de répondre au nom de tous.

On ne pouvait qu'être flatté de la re-

chèrche honorable de M. de Roberville. On n'avait sans doute aucune objection à former contre un mariage qui semblait présenter tous les avantages que peut désirer une personne bien née, mais on ne pouvait y consentir formellement que lorsque les prétendus se connaîtraient davantage, et qu'ils seraient certains de se convenir réciproquement. Robert répliqua qu'il suffisait de voir mademoiselle Rose, pour juger qu'elle réunissait les qualités et les agrémens de son sexe; que pour lui, il s'était montré ce qu'il serait toute sa vie. Il pria, pressa, conjura. Il s'adressait tantôt à papa, tantôt à maman, tantôt à Rose, et souvent à tous trois. Il supplia le curé de le seconder; et le curé observa très-doctement que Booz épousa Ruth, qu'il n'avait vue qu'au clair de la lune, et qu'il n'y a rien de plus louable que d'imiter un patriarche.

Madame Perceval pouvait à peine dissimuler la joie dans laquelle nageait son cœur maternel. Elle se contint cependant, et dit que l'opinion de monsieur le curé et l'exemple de Booz étaient d'un trop grand poids pour qu'elle se permît de les combattre, mais qu'il restait une difficulté à lever. « J'en leverais mille, s'écrie Ro» bert! — Nous sommes à notre aise, » monsieur; mais, tenus à une cer» taine représentation, il ne nous est » pas possible de nous dégarnir. — » Que je suis loin, madame, de vous » demander quelque chose! Moi, je » donnerais à soupçonner que j'ai » pu être guidé par des vues d'intérêt! » Je m'avilirais jusqu'à marchander » Rose et le bonheur! Loin de moi » de semblables pensées! C'est Rose, » c'est elle seule que j'aime; c'est » elle seule que je désire, que je de» mande ».

Il eût fallu être bien difficultueuse pour résister à tant d'amour et de délicatesse. Madame Perceval laissa paraître enfin ses véritables sentimens; elle ouvrit ses bras avec le plus doux abandon, et dit tendrement : Embrassez-moi, mon gendre!

Robert embrasse maman, papa, la petite sœur, pour arriver à Rose. Il allait donner et prendre le premier baiser de l'amour; madame Perceval l'arrête par le pan de son habit, et lui dit avec dignité : Je vous le permets, monsieur.

Le temps qu'on passa à table s'écoula au sein de l'ivresse et de l'espérance. Robert ne cessait de faire des projets pour le bonheur de sa femme; projets séduisans, qui se succédaient avec une telle rapidité, que les convives charmés ne pouvaient qu'admirer et jouir : pas un intervalle qui leur permit de glisser un mot. Cependant madame Perceval

avait aussi un projet, et Robert s'arrêtant enfin pour s'humecter les lèvres de quelques gouttes de Volnay, elle lui observa que les bienséances exigeaient qu'il vît, dans l'après-dînée, madame Valin et les autres *notables* du lieu : « Car enfin, ajouta-t-elle, l'amour ne » doit pas rendre impoli, et Rose seule » excuserait les fautes qu'elle aurait fait » commettre ». Madame Perceval ne pouvait se refuser le plaisir innocent d'annoncer à madame Valin et à tous les habitans, que sa fille épousait M. de Roberville.

M. de Roberville n'avait rien à refuser à sa belle-maman; il lui offrit son bras, papa Perceval donna le sien à Rose, et le curé marcha à côté de Félicité, à qui, chemin faisant, il expliquait le catéchisme, ce qui ne l'amusait pas du tout, et ce qu'elle avait l'air d'écouter, parce qu'elle savait déjà qu'il ne faut pas désobliger un homme qui

fait faire à une petite fille un bon mariage en vingt-quatre heures.

On commença par les visites insignifiantes. M. Lambel, la veuve Merville, le maire, le marguillier, apprirent l'établissement de mademoiselle Rose sans jalousie, parce qu'ils n'avaient pas de fille à marier, et ils la félicitèrent de très-bonne foi.

La cruelle madame Perceval cria, dès la porte, à M. Valin d'accorder son violon, parce que sa famille était dans la joie, et que sans doute la sienne la partagerait. M. Valin, bon mari et père tendre, sympathisait d'affliction avec sa femme et sa fille, et trouva la proposition de madame Perceval très-inconvenante. Madame Perceval mit l'instrument dans la main de M. Valin, et M. Valin, exaspéré par un coup d'œil furibond de sa femme, jeta l'instrument au feu. Madame Perceval, piquée, oublia son plan et les mots à l'oreille

dont elle assassinait si adroitement les gens; elle dit très-haut qu'on ne se conduisait pas impunément ainsi avec la très-future belle-mère de M. de Roberville. Madame Valin, hors d'elle, dit plus haut encore, qu'il est très-facile de marier ses filles quand on fait toutes les avances, et qu'on a affaire à un jeune homme sans jugement. M. Perceval s'écria qu'on manquait à sa femme; M. Valin répliqua qu'elle le méritait. Mimi regarda Rose par-dessus son épaule; et Robert, indigné, protesta qu'il n'y avait dans ce village que la famille Perceval qu'un homme de bon ton pût voir. La famille Valin répondit en chœur par la plus bruyante et la plus aigre des clameurs. Déjà papa Valin portait machinalement la main sur le balai; papa Perceval allait prendre la pincette, et Robert regrettait d'avoir oublié son épée. Je ne sais ce qui serait arrivé si le curé, qui avait beaucoup

de présence d'esprit, n'eût calmé toutes ces têtes, en parlant en ces termes :

« Oh ! le bon temps, mes Frères, » que celui où Dieu permettait la plu- » ralité des femmes, et où un brave » homme pouvait accorder deux ri- » vales ! Jacob épousa d'abord Rachel, » qu'il avait vue la première, et ensuite » Lia, qu'il ne vit que la seconde. Ma- » demoiselle Rose est Rachel, mesda- » mes, et mademoiselle Mimi serait Lia » sans doute, si l'Eternel ne nous pri- » vait des grâces qu'il accordait aux » premiers descendans d'Abraham; mais » puisque M. de Roberville ne peut » avoir qu'une épouse, et qu'il a fixé » son choix, bénissons le Très-Haut de » toutes choses, et soumettons-nous » humblement à sa sainte volonté ».

Que pouvait-on répliquer à ce discours très-chrétien, quoiqu'un peu juif? Rendrait-on le curé témoin d'une scène scandaleuse, ou se soumettrait-

on à la force des circonstances ? On eut l'air de se soumettre, parce qu'on sentit que c'était le parti le plus sage, mais on se promit intérieurement de jouer tous les tours imaginables à celle qui soufflait M. de Roberville à Mimi, et même au curé, qui recevait des dindons, et qui ne les gagnait pas.

Les huit jours destinés à remplir les formalités d'usage furent comptés, recomptés par l'amour impatient, et s'écoulèrent comme ceux qui les suivirent, avec cette différence pourtant, que les suivans avaient déjà de moins le charme de l'espérance. Mais ne révélons pas les secrets de l'hymen.

La veille de la bienheureuse journée où Robert allait devenir le plus fortuné des époux, il reçut de M. de l'Oseraie la lettre suivante :

« Je vois avec peine, mon ami, que » l'expérience de plusieurs années est » perdue pour vous. Jusqu'ici vos fautes

ont pu se réparer; mais si vous vous trompez dans votre choix, quelle ressource vous restera t-il, quand vous serez irrévocablement lié? Différez, s'il en est temps encore; attendez que le voile de l'illusion tombe, et que vous puissiez juger celle que vous vous proposez d'associer à votre sort. Elle est jolie : hé! qu'importe cela? On s'accoutume à la beauté comme à la laideur; c'est l'affaire de quelques jours : mais on a besoin toute la vie d'une femme douce et raisonnable.

» Si vous rejetez mes conseils, je désire que cette union, si précipitée, soit heureuse; mais je n'en serai pas témoin ».

« Je suis fatigué d'être sans cesse » contredit par cet homme-là! s'écria » Robert, après avoir lu la lettre. Il » est toujours le même, toujours exi- » geant, tyrannique. Je brise sans re- » tour ce joug insupportable, et je prou-

» verai par ma conduite que je n'en-» tends plus être mené ». En effet, il conduisit le lendemain sa Rose à l'autel.

Rose déjà belle, était rayonnante d'amour et de plaisir. Son heureux époux avait peine à contenir ses transports. Maman [illegible] regardait du coin de l'œil la plaintive Mimi, enveloppée dans sa coiffe, à demi-cachée par un pilier, et qui se retira tristement après avoir entendu prononcer le *oui* fatal.

A la cérémonie succéda le banquet; au banquet le vin chaud et le ménétrier, et la jarretière enlevée, et les niches des jeunes gens aux mariés, pour qui l'hymen fit briller enfin son flambeau, qui, selon eux, ne devait jamais s'éteindre. C'est ce que je leur souhaite. Ainsi soit-il.

Fin du tome quatrième.

00099949

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015